

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL

RODIN

J.-E. Bulloz, phot.



Victor
Hugo

PUBLICATION MENSUELLE
25^e ANNÉE — N° 192
MARS 1906
26, Rue Drouot (IX^e)

ABONNEMENT D'UN AN :
France 36 fr
Étranger (Union postale) 42 fr

PRIX :
3 francs ;
Étranger : 3 fr. 50

Ayuntamiento de Madrid

SAVOY HOTEL — LONDON

LES MEILLEURES CONSERVES
sont celles de la Marque

"LA CALIFORNIE"
Etiquettes jaunes.

IMPORTATION DIRECTE
dans toutes les bonnes Maisons.

PARIS, 10, Faubourg Poissonnière, 10, PARIS.

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE

JEUNET FILS
Successeur de son Père

Toutes les boîtes
portent en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR

Ils se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincaillerie

Victor Raulin
vous prie de lui faire l'honneur
de visiter sa Collection de repro-
duction de Meubles et Bronzes
du XVII^e et XVIII^e siècle.

226, BOUL. ST-GERMAIN

AUTOMOBILES ÉLECTRIQUES
DININ VOITURES DE VILLE

A. DE MASSOL & C^{ie}
Seuls Concessionnaires pour la France
59, Rue de la Boétie, PARIS

Téléphone
58972



VOITURES DE TOURISME
PANHARD-LEVASSOR-DELAUNAY-BELLEVILLE
ET TOUTES GRANDES MARQUES

Pour Autos **B.R.C.-ALPHA** 1^{er} PRIX
à Berlin et à tous concours.

TOUT-PARIS
1906
(22^e ANNÉE)
25,000 Noms et Adresses
Dictionnaire des Pseudonymes
Plans de Paris, des Théâtres, etc.
Un fort volume relié 100 pages
PRIX : 12 FRANCS

LA FARE, ÉDITEUR
55, Chaussée d'Antin
Tél. 147-49

Le 25 de chaque mois Supplément mensuel

RÊVE D'OSSIAN
PARFUM PÉNÉTRANT



L. LEGRAND
11, Place de la Madeleine
PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agence dans les VILLES D'EAU

Les Pères Chartreux
expulsés de France fabriquent
maintenant à TARRAGONE
(Espagne) leur liqueur bien
connue.

*** Cette fabrication se
continue selon les procédés
dont ils ont gardé le secret.

*** La forme seule de la
bouteille a changé.

*** Regardez-la bien pour
ne point la confondre.

+ C'est cette bouteille qu'il
faut exiger en demandant
la liqueur fabriquée à
Tarragone par les **PÈRES
CHARTREUX**.



Publicité et Clichés HUGUET, MINANT & C^{ie},
4, rue Scriba, Paris.

Chemins de fer de Paris à Lyon & à la Méditerranée

A partir du 15 février, la Compagnie appliquera les appareils garde-place aux voitures de 1^{re} et de 2^e classes, circulant entre **Paris-Modane** et vice-versa, dans les trains suivants :

Train 523 partant de Paris à 10 heures 30 du soir ;
Train 604 partant de Modane à 2 heures 43 du matin.

L'emploi de ces appareils assure aux voyageurs la possession indiscutée de la place qu'ils ont choisie dans le train.

Les voyageurs pourront également faire retenir leurs places à l'avance au départ de la gare de Paris, moyennant le paiement d'une taxe de 1 fr. par place.

**BON à DETACHER
POUR 5 FRANCS**
Unique Versement

ON REÇOIT 100 NUMÉROS
Bons Panama - Congo - Ture - Presse
Ville de Paris - Crédit Foncier
& Loteries autorisées par le Gouvernement

UN MILLION
1 de 600.000^f - 11 de 500.000^f
9 de 300.000^f - 10 de 250.000^f
3 de 150.000^f - 29 de 100.000^f

plus : 9 de 60.000^f, 4 de 50.000^f, 9 de 25.000^f, etc. Au total plus de 38 millions, et l'on est co-propriétaire des cent numéros et l'on participe pendant trois ans aux tirages. Le Journal indiquant les numéros gagnants sera envoyé gratis pendant un an. — Ecrire : M. DUGARDIN, Directeur de l'UNION DES TIRAGES, 20, rue La Bruyère, PARIS.

Vente de Bons Panama à lots, payables en 22 mois.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph^o 12, 5^e Bonne-Nouvelle, Paris.

LES CAPSULES **APIOL**
DES DRS
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Le Fl. 4^e 50 F^o. Ph^o SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermissent, reconstituent les SEINS, effacent les sillons osseux des épaules et donnent au Buste un gracieux embonpoint. Bienfaites pour la santé. — Approuvées par les célèbres médecins. — Résultat durable.

FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCS.
RATIE, Ph^o 5, Passage Verdeau, Paris (9^e).
Dépôts : Bruxelles, Ph^o SAINT-MICHEL ;
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

CYCLES, Motocyclettes et Autos
"l'Albatros" H. BILLOUIN, Ing.
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.

Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 30 f.

Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de 2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.

Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f. 2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations

Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

ANNUAIRE des CHATEAUX
1905-1906
(19^e année)

40,000 NOMS & ADRESSES
de tous les PROPRIÉTAIRES DE CHATEAUX DE FRANCE
avec Notices illustrées de 250 GRAVURES

* PRIX : 25 FRANCS *
(Envoi franco)

A. LA FARE, éditeur du Tout-Paris et de l'Annuaire des Châteaux
55, Chaussée-d'Antin, Paris (ix^e)
Téléph. 147-49

Chez le même Editeur, Guides des Familles :
1^{er} Aux Bains de Mer ; 2^e Aux Villes d'Eaux.
— Prix de chaque volume, 2 fr. 50 ; franco, 3 fr.

ROSIERS

LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE ROSIERS DU CONTINENT
PRODUCTION ANNUELLE 2.000.000 DE ROSIERS

Les amateurs de belles roses pour 0^{urs} coupées, pour corbeilles, pour le forage et pour collections, qui n'auraient pas encore reçu notre CATALOGUE GENERAL pour 1905-1906 sont priés de le demander pour recevoir gratis et franco.

CHEZ **GEMEN ET BOURG** A LUXEMBOURG (GRAND-DUCHÉ)
HORS CONCOURS — PARIS — ANVERS — ST-PETERSBOURG — TURIN — ST-LOUIS — LIEGE, etc., etc.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO

192

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS

Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ et chez MM. HUGUET, MARTIN & C^{ie}, Rue Scribe, 4

ÉTRANGER, Union postale

Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

MARS

1906

Les Chroniques du Mois

Beaucoup de nos lecteurs de France et de l'étranger nous avaient demandé de consacrer un fascicule du *Figaro Illustré* à l'œuvre de Rodin. Nous avons pensé qu'il serait de toute actualité de publier cette étude, au moment où l'exposition de *The International Society of Sculptors, Painters and Gravers*, dont Rodin est président, obtient à Londres un succès retentissant.

Le *Figaro Illustré* tient à remercier MM. Druet et Bulloz, qui l'ont si aimablement autorisé à reproduire leurs photographies des œuvres du maître. M. Druet, dont la galerie est généreusement ouverte aux manifestations de l'art d'avant-garde, avait, dès l'année 1900, conquis les suffrages du public, avec ses photographies si curieuses qui le firent appeler à Londres pour prendre des clichés de quelques chefs-d'œuvre de la National Gallery.

M. J.-E. Bulloz,



AUGUSTE RODIN, d'après une lithographie originale de EUGÈNE CARRIÈRE

qui a donné d'admirables albums des pastels de Latour et des dessins d'Ingres, et qui a poursuivi avec une volonté tenace, son effort de vulgarisation à l'aide de projections, devaits'attacher à publier l'œuvre complet de Rodin : c'est dans cette collection, qui compte déjà plus de quatre cents clichés que nous avons largement puisé pour l'illustration de notre numéro.

Enfin le *Figaro Illustré* est heureux de reproduire une admirable lithographie du maître Eugène Carrière, qui montre Rodin travaillant. Sous une épreuve de cette page d'extraordinaire intensité d'expression, Rodin a écrit : « Ceci est un chef-d'œuvre. » Tout le monde sera de cet avis : quant au *Figaro Illustré*, ce lui est une joie de réunir, au premier feuillet de ce numéro, les noms aimés de ces deux maîtres : Rodin, Carrière.

LES OMBRES SUR LE MUR

CARNAVAL

Une de mes amies, femme charmante qui doit à son esprit d'avoir, malgré les divisions politiques, sociales, philosophiques de ce temps, conservé dans Paris le plus libre, le plus divers, le plus bigarré des salons, donnait à l'occasion du Carnaval un bal masqué.

J'y fus et dès le seuil me convainquis que la gaieté la plus entraînante régnait dans l'assistance : au milieu du grand ball un groupe de sénateurs réels dansait une incohérente matchich...

Les femmes étant masquées, celle-ci comptait sur sa gorge incomparable, celle-là sur ses épaules illustres ou sur sa main pour trahir à demi un excitant incognito. J'en reconnus plus d'une à la couleur, à l'éclat de son regard filtrant à travers un loup de velours. Parmi les hommes, un front d'académicien, un geste de ministre se couvraient mal sous la perruque ou le déguisement. On les désignait au passage, le plus souvent par le sobriquet que leur attribuent la gloire et la malveillance. Quelle que soit l'amertume de ce jeu à la mode, chacun tient à cœur d'en être la victime. Ceux qu'il épargne demeurent inconsolables.

Vers minuit commencèrent des défilés, qui me parurent allégoriques. M. Fallières y était représenté soutenant sur

ses vastes épaules, tel Atlas, le globe du monde, tandis que le vénérable M. Loubet, sous les traits d'un écolier en vacances, courait après d'imaginaires papillons qu'il menaçait d'un petit filet de gaze verte.

Des groupes s'écartèrent, livrant passage à un homme de tournure majestueuse. Il portait, outre une barbe noire, un casque, une armure et sa démarche était sonore. On chuchotait déjà : « Voici M. Mounet-Sully. » — « Non, dit quelqu'un, c'est Tristan Bernard. M. Mounet-Sully, quand il se déguise, porte la redingote... Mais, tenez, le voici... »

Il parut en effet, le poing sur la hanche et marchant de son pas relevé. Les neuf Muses venaient après lui, figu-

rées par des demoiselles d'Opéra. Ployant en cadence leurs torses admirables, elles environnaient un char sur lequel M. Paul Hervieu, vêtu à l'antique, disputait la palme de la Tragédie à M. Henry Bataille, habillé d'un simple veston.

Il y avait aussi le char de l'Odéon qu'encombraient de nombreuses personnalités, prétendant toutes le diriger : il zigzagua un peu. Sur le char de la Conférence les délégués jouaient un écarté : à chaque coup, l'un d'eux retournait l'Embereur.

Dans la foule qui s'écrasait sur le passage de ces cortèges, je fus surpris de reconnaître Bérénice, — non point celle de Racine, mais la petite amie de M. Barrès. — Je l'avais connue plus farouche... « Bérénice ne parlait guère, a écrit son délicieux maître, mais son sourire et les lignes de son corps avaient une façon si mélancolique et si fine, avec un naturel parfait !... » Ce soir, elle donnait fièrement le bras à un jeune académicien et je n'osai point l'aborder. La regardant s'éloigner, je me souvenais de l'avoir aimée jadis, du temps qu'elle était ballerine à l'Eden et que j'interrogeais passionnément son regard triste...

J'allais m'affliger, ma foi, quand une voix amie me tira de ma rêverie. M. Bergeret m'entraîna vers une oasis de plantes vertes. Nous nous assîmes. Le philosophe, selon sa coutume, prit de lui-même la parole et je l'écoutai. Il disait :

« — Ces naïves solennités réjouissent l'esprit du penseur et du moraliste. Elles éclairent d'un jour curieux la nature humaine. L'ennui moderne y trouve ce que Pascal appelait un divertissement. Le besoin du déguisement, si remarquable dès les jeux de l'enfance, atteste chez nos semblables une perpétuelle aspiration à s'oublier eux-mêmes, en changeant de personnalité. On croit toujours trouver meilleur goût à la vie dans la peau du voisin ou, tout au moins, sous sa défroque. Le costume historique procure à l'âme les sensations d'un autre temps, l'exotique la dépayse. Voyez plutôt M. Loti, ce grand mélancolique ! Je n'ai jamais compris qu'on raillât chez lui le goût du travestissement. On doit assumer tous ceux dont on est capable en ce monde. C'est l'indice d'une riche faculté de sentir. Et qu'est-ce qu'un voyageur tel que M. Loti ? C'est un homme qui sait se vêtir tour à tour de toutes les contrées qu'il traverse... « Les Perses, dit Hérodote, s'adonnent aux voluptés de toutes sortes dont ils entendent parler. » En quoi je les trouve admirables !... Et ne voyez-vous pas que tous les déguisés de ce soir, ces mondains las de leurs plaisirs, ces artistes dégoûtés de leurs pensées, cherchent, sous les étoffes variées dont ils se parent, la saveur inédite d'une volupté... dont ils ont entendu parler ?... »

J'eusse hasardé une objection : M. Bergeret, en agitant la main, m'imposait silence. Il continua :

« — Tout art pour la nature (qui s'ennuie, elle aussi) tout costume pour l'homme est un déguisement que la mode nuance et varie. Je ne vous parlerai pas de ceux qu'ont inventés les amateurs d'automobile. Ces derniers sont les plus acharnés à se dépouiller d'eux-mêmes. Ils se fuient dans l'espace. Et leur personne tout entière semble, dans l'air qui les baigne et les grise, « se fondre, se liquéfier et se résoudre en rosée », selon l'antique vœu de Hamlet... Aussi bien la passion de ce jeune prince pour le théâtre et les comédiens me servira-t-elle d'exemple »...

Notre conversation fut à ce point interrompue par un monsieur d'apparence militaire qui, s'embarassant tout à coup dans son sabre, trébucha et vint s'abattre sur ma poitrine :

« — Monsieur, dis-je, en lui rendant son équilibre, ne seriez-vous pas cet honnête colonel qui plusieurs soirs, dans la pièce de M. de Curel, au théâtre Antoine, réconforta nos cœurs français ? »

L'homme me loisa, ajusta sur son nez un binocle redoutable, puis rugit : « Je m'appelle Hervé, monsieur ; vous tombez bien ! » — « Excusez-moi, repris-je, mais ce grand sabre... » — « N'est autre que le Sabre de M. Prudhomme ! Celui-ci me l'a légué. J'en fis le Sabre de l'Humanité. Il devient entre mes mains l'arme du Droit et de la Justice ! » — « Mais c'est toujours un sabre, mon cher Gustave », observa doucement M. Bergeret.

JACQUES COPEAU.

Les Beaux-Arts

SALONS ANNUELS DU CERCLE DE
L'UNION ARTISTIQUE ET DE L'AUTO-
MOBILE CLUB DE FRANCE. ♦♦♦♦♦♦
GALERIES ARTHUR TOOTH ET SONS :
AQUARELLES DE M. FRANC-LAMY. ♦♦♦
GALERIE DRUET : *ÉTUDES DE M.*
FRANCIS JOURDAIN. ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Les expositions se multiplient, en ces premiers mois de l'année, comme les pains de l'évangile; et il n'est guère possible de parler de toutes : il y faudrait consacrer toutes ses journées, et encore ne serait-on pas certain de n'en point oublier.

A l'Epatant quelques portraits sensationnels de MM. Bonnat, Dagnan-Bouveret, Flameng, Benner, Béraud, Chabas, Chartran, P. Bracquemond, Lefebvre, Aimé Morot, G. Courtois, Comerre, Gervex, Weerts, etc.; *Journée d'été*, un petit tableau exquis de couleur et d'atmosphère, de Roll; deux pages maîtresses, exécutées à Venise, de M. Franc Lamy : des paysages de MM. Nozal, Montenard, Dauphin, Barillot, Guignard, Harrison, Billotte; *Des rochers en Bretagne*, de Georges Clairin; *Echo pleurant Narcisse*, de M. Mercié; *Le Souvenir de 70*, de M. Ed. Detaille, etc. Parmi les œuvres de sculpture, les envois de Carlès, de Clostre, de Crauck, de D. Puech, etc.

A l'Automobile Club, dans la salle de spectacle, si bien disposée, des œuvres de Bourgonnier, Karl Cartier, Comerre, Gagliardini, Cormon, Guillemet, Ch. Meissonier, Franc Lamy, Gueldry, J. Veber; des visages de jeunes filles de Zwiller; *Tristesso*, une œuvre simplement et tragiquement belle de Roll; de ravissants portraits d'Abel Faivre; d'amusantes fantaisies, fortement peintes, de Devambez; un très curieux portrait du comte de Dion, par Chartran, etc.

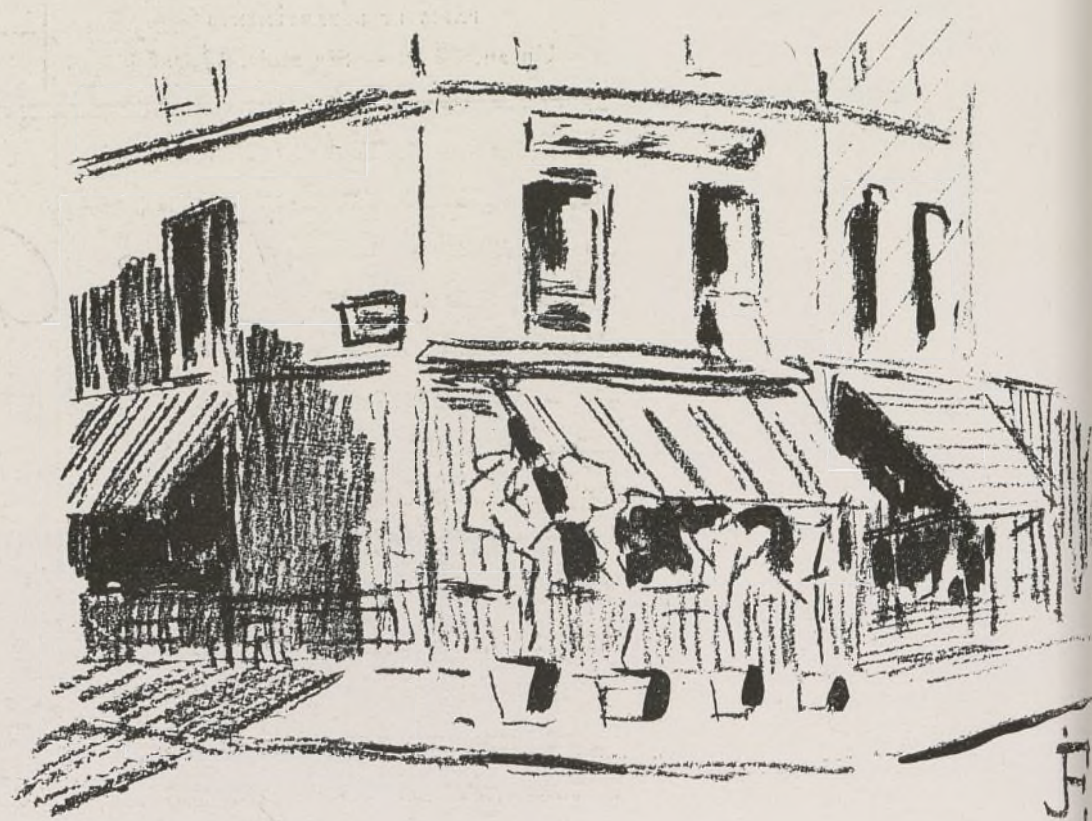
A la sculpture, les statuettes de Gustave Michel ; le *Renard*, de Peyrol ; sur la scène, les belles vitrines d'art précieux, renfermant des merveilles de Lalique, Dammouse, Fouquet, Gaillard, Gardet, etc.

*
* *

Et en recommandant les autres salons qui ont envahi le Grand Palais, salon des femmes peintres, salon des orientalistes, salon de la gravure et de la lithographie originale, etc., passons aux expositions particulières.

A la Galerie Tooth et Sons, notre collaborateur Franc Lamy a organisé sa première exposition d'aquarelles. J'étais très convaincu, et je ne me suis pas trompé, que la vue de ces aquarelles où l'excellent artiste a interprété *Venise*, la *Hollande* et le *Parc de Versailles*, allait causer une surprise infiniment agréable à bien des gens.

Il s'est donc trouvé un artiste pour tirer de ce simple moyen d'expression — simple moyen qui est d'une extrême difficulté de pratique — autre chose que des feuilletés anémiques ou des élégances mièvres. Il s'est donc trouvé un artiste pour créer de l'aqua-

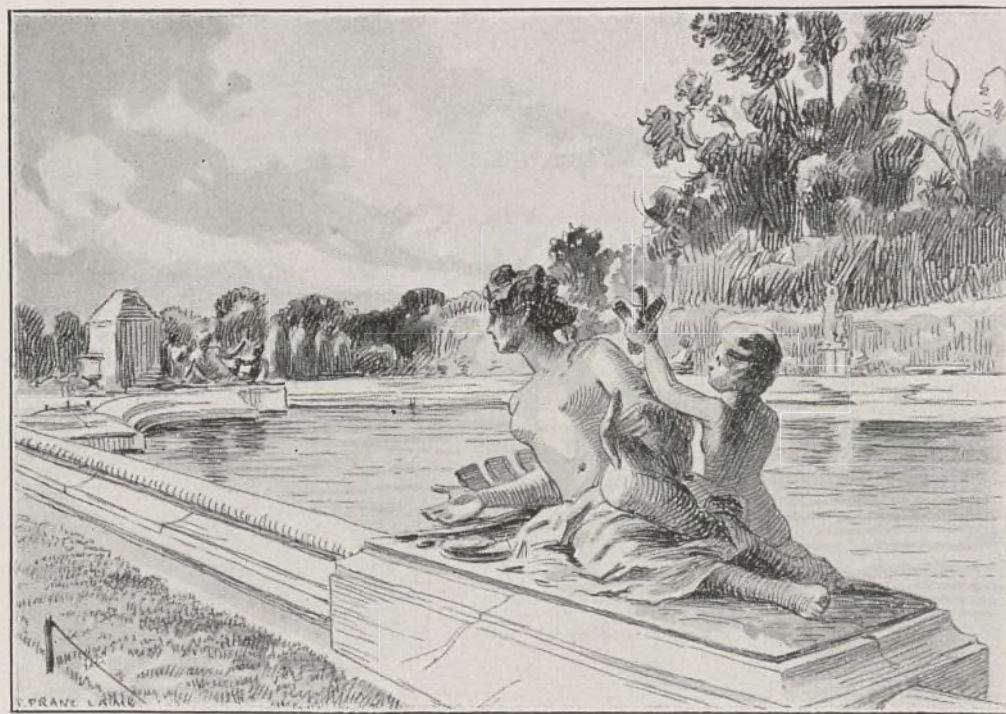


CROQUIS DE FRANCIS JOURDAIN

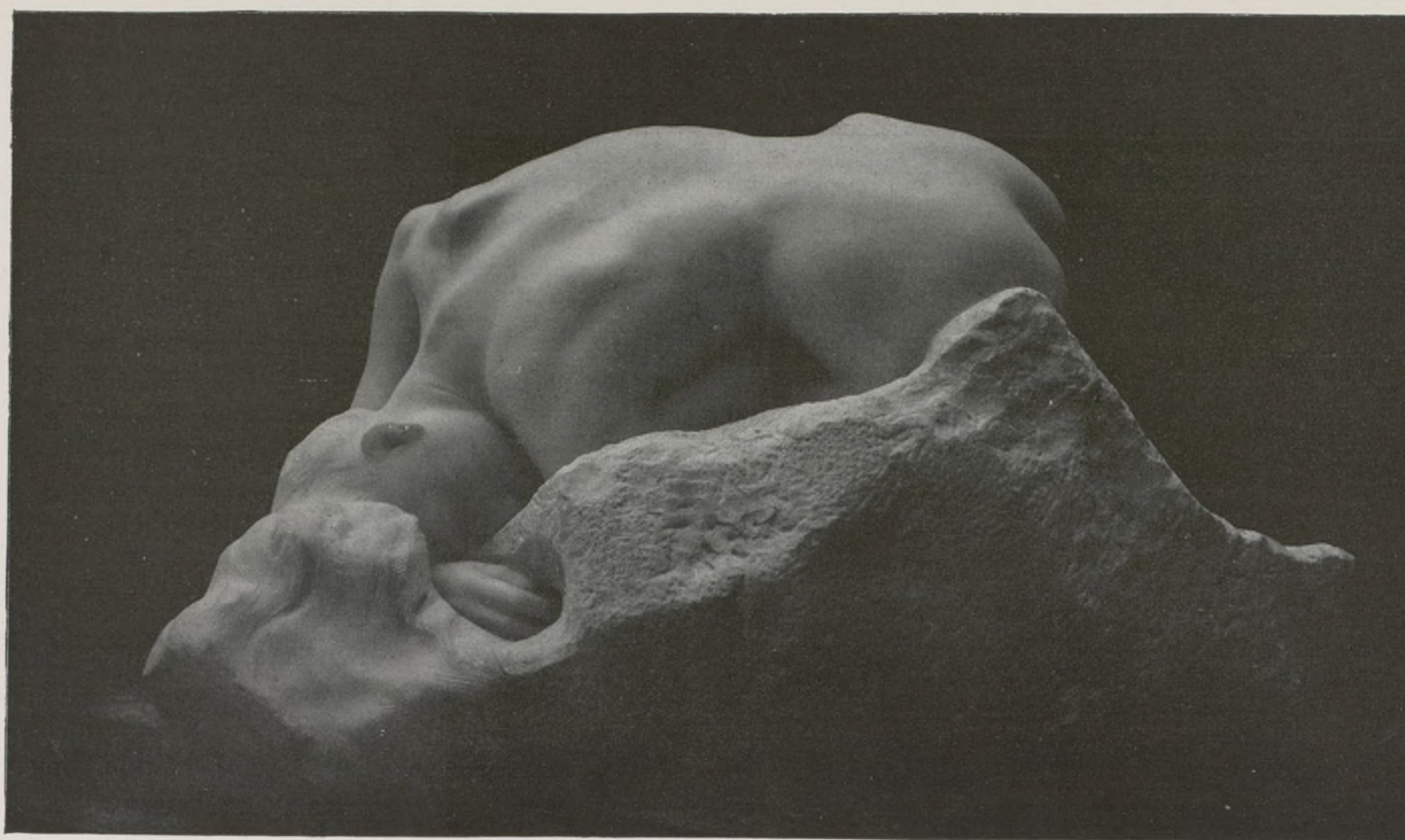
relle à l'accent robuste, à la tonalité solide, sans rien perdre de ce que cet art doit avoir de fluide et de transparent ; Franc Lamy a demandé à ce mode précieux d'expression, à cette matière que d'autres ne savent que diluer, de vibrantes harmonies de nature qui chantent alors, avec une incomparable liberté sur des écrans de ciels aériens ; il a fait de la lumière rutilante et de l'ambiance enveloppée, là où il en fallait, et il est arrivé à une connaissance parfaite de son métier — je parle ici de la technique concrète de l'aquarelle — où bien peu de contemporains pourraient se prétendre ses égaux.

Cela d'ailleurs ne s'est pas fait en un jour : les aquarelles que Franc Lam y expose, et que les collectionneurs, pour peu qu'ils aien du goût et un esprit renseigné, vont se disputer, ces aquarelles sont le produit de plusieurs années d'effort. Mais l'artiste a eu le tact et la volonté de ne rien montrer, avant que le résultat par lui atteint lui ait donné pleine satisfaction. Alors que tant d'autres, avec une complaisante admiration de soi-même, ne craignent pas de sortir des essais où l'on ne devine pas toujours, hélas ! l'œuvre de demain, Franc Lam y, que nulle fatigue ne rebute en son labeur acharné, n'a rien voulu laisser voir qu'il ne l'ait amené au terme définitif. Et c'est pourquoi on reconnaît en toutes ces pages d'un magnifique éclat, une telle sûreté, une telle variété d'art.

Qu'il s'agisse de grandes voiles balancées sur le *Canale-Grande*, grandes ailes bariolées qui planent entre le ciel tout irradiant de lumière, et l'eau remué de mille vagues, qui sont autant de facettes lumineuses, ou de palais, au bord des petits canaux, palais dont nous comprenons la matière et saisissons le frisson de ligne ; qu'il s'agisse de moulins, dominant les maisonnettes rouges, en Hollande, sous un ciel où s'envole, légère et blonde, la chevauchée des nuées ; qu'il s'agisse de grands arbres, aux frondaisons rouillées par l'automne, sur l'orfèvrerie desquelles vient chanter la blancheur, à reflets de mousses pâles, d'une statue de marbre ou de pierre, c'est partout un sens profond du pittoresque, une compréhension aiguë des beautés naturelles, une écriture personnelle des formes, des masses, du volume des choses, un secret étourdissant à signifier les matières, une subtilité



VERSAILLES. — Croquis de P. FRANC LAMY



J.-E. Bulloz, phot.

DANAÏDE (Musée du Luxembourg)

RODIN

I

J'ai lu quelque part, dans Balzac :

« La beauté, c'est le génie des choses. Elle est l'enseigne que la nature a mise à ses créations les plus parfaites. Elle est le plus vrai des symboles, comme elle est le plus grand des hasards. »

Et cette phrase me revenait à la mémoire, un soir que je passais sur la place du Panthéon, quelque temps après qu'on y avait placé, pour essai, le *Penseur* de Rodin.

La mairie du cinquième arrondissement, où la vie sociale va inscrire ses incidences multiples; l'école de Droit, où la discussion des textes n'aboutit plus tard qu'à une justice humainement relative, c'est-à-dire à une justice sujette à l'erreur, étaient enveloppées d'ombre. Dans l'ombre également le Panthéon dressait son dôme de pierre, colosse silencieux où s'abritaient d'éternels silences; seuls les murs de la bibliothèque Sainte-Geneviève recevaient un irradiant reflet de lune, comme si une lumière mystérieuse avait veillé de toute la pensée écrite dans les livres rangés sur ses rayons, et, sur la place, c'est un rayon de lune encore qui accusait la forme de cette grande figure de Rodin, abîmée dans l'immense travail du cerveau interrogateur d'infini. Et je me disais que l'homme qui avait pétri de ses mains ce symbole, d'une signification si émouvante, appartenait bien à cette race d'artistes d'élite à qui il fut réservé de n'être pas aisément compris par les hommes de leur temps, parce que le résultat de leur effort est appelé à franchir les siècles.

Ce ne sont, en effet, que les œuvres belles absolument qui sortent de l'époque où elles furent créées, pour rentrer dans le patrimoine général de l'humanité, sans qu'il soit tenu compte pour elles d'une mesure du temps. Ces œuvres-là n'ont pas toujours une certaine beauté, qui plaît à un goût contemporain, beauté relative, dont les caractères déterminatifs sont souvent tels, qu'ils semblent, à qui réfléchit, contraires

à l'essence même de la beauté absolue. En matière de statuaire, il y a, à certaines époques, une forme que l'on recherche, qui plaît à la masse, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les lois de l'expression plastique. Ceux alors qui n'acceptent pas la discipline du goût ambiant, et portent plus haut leurs recherches d'idéal, ceux-là sont considérés comme des révoltés, et l'on s'efforce de les tenir parmi les incompris. Mais un jour vient où la palpitation de leur âme trouve un écho au fond d'autres âmes; où, par la puissance de leur conception, ils triomphent de la mode aux attaches mesquines autant que fragiles, et refont pour un temps l'éducation de leurs contemporains, en les ramenant à une idée plus juste de ce que doit être le rôle de la forme dans l'expression : c'est ce que fit Rodin.

Rappelons-nous les paroles de Lamennais :

« Puisque le Beau réside primitivement, essentiellement dans l'idée, dans le type, et non dans la forme qui manifeste le type, rechercher la forme pour la forme même, ou, en d'autres termes, réduire l'Art à l'un de ses éléments, la forme pure, ce n'est pas



J.-E. Bulloz, phot.

L'AGE D'AIRAIN (Musée du Luxembourg)



J.-E. Bullox, phot.

FRANCESCA ET PAOLO (Porte de l'Enfer)

seulement le mutiler, c'est le détruire radicalement. La fonction de la forme est de rendre présent à l'esprit le modèle idéal, en dirigeant vers lui le regard interne, de l'exprimer en ce sens. Elle ne fait que cela, ne peut faire que cela. Et que serait une forme qui n'exprimerait rien? Elle est le moyen et non le but; le but, c'est la vision spirituelle qu'elle provoque, la pensée qu'elle suscite, le sentiment qu'elle éveille, et la forme, dès lors, n'occupe dans l'Art qu'un rang subordonné; elle y est ce que, dans l'homme, le corps est à l'être véritable, à l'être intelligent et moral. »

Or, s'il est une qualité maîtresse dans l'art de Rodin, c'est justement qu'il s'appliqua, avec une volonté et une énergie sans défaillance, à soumettre la forme à dire tout ce qu'il y a dans l'âme de l'humanité : intelligence, passion, sentiment; en un mot, il lui a fait dire toute la vie; et, parce qu'il avait une mesure de talent qui le haussait hors de la foule, il a imprimé dans la matière, des idées, qu'avant lui on prétendait échapper au vocabulaire de l'expression plastique.

II

Quelque étendue qu'ait cette étude, je n'ai pas l'intention de rappeler une à une, toutes les pensées qui s'envolent de l'œuvre de Rodin; il y faudrait un livre compact, un livre auquel chaque jour ajoute encore un feuillet. Ce que je veux,

répandrait-il pas dans un public si bien préparé par le théâtre et les romans ! Peut-être créerait-il une sculpture moderne, peut-être forcerait-il cet art à exprimer les passions, si toutefois les passions lui conviennent. » Or, quel autre que Rodin a exprimé les passions, toutes les passions? Il a pris l'homme dans le caprice limité de la vie, obéissant tantôt au devoir qui juggle sa volonté, tantôt aux prurits invincibles qui gouvernent sa matière; il a pris la femme dans sa fonction organique, à la fois femelle et inspiratrice, dans le rôle, à la fois immense et déterminé qui lui est dévolu, dans son rôle de larmes et de joie,

aujourd'hui, c'est résumer, non pas la critique qu'on est tenté d'instituer devant ce labeur de quarante années de recueillement, et, je le dis sans crainte d'être démenti, de génie, mais la sensation complexe que l'on éprouve devant cette manifestation d'un art que Rodin a, sinon renouvelé, du moins débarrassé des routines héritées des âges précédents, pour les ramener aux traditions des grands imagiers de pierre du ^{xv}^e siècle, qui n'eurent des soucis de virtuosité que pour parfaire leur œuvre en une vibrante expression de la vie, aux traditions également des statuaires grecs du ^{iv}^e siècle, qui demandaient aux harmonies humaines du corps interprété en sa vérité la plus concrète, les secrets du concept de l'éternelle beauté.

Et d'ailleurs, — je me le demande avec une satisfaction ineffable, moi qui, depuis trente ans, garde à Rodin une admiration réfléchie, fidèle et amie, — de quelle utilité serait aujourd'hui un trop long commentaire sur sa sculpture? Désormais, il n'y a plus guère de courage à le défendre, parce qu'il faut manquer de jugement, ou tout au moins d'esprit, pour le combattre. N'est-il pas celui qu'espérait Stendhal, lorsqu'il écrivait, en 1817 : « Si un Michel-Ange nous était donné, dans nos jours de lumière, où ne parviendrait-il point? Quel torrent de sensations nouvelles et de réjouissances ne



J.-E. Bullox, phot.

LA CARIATIDE TOMBÉE PORTANT SA PIERRE



Photographie Druet

LE BAISER

Reproduction interdite

Ayuntamiento de Madrid

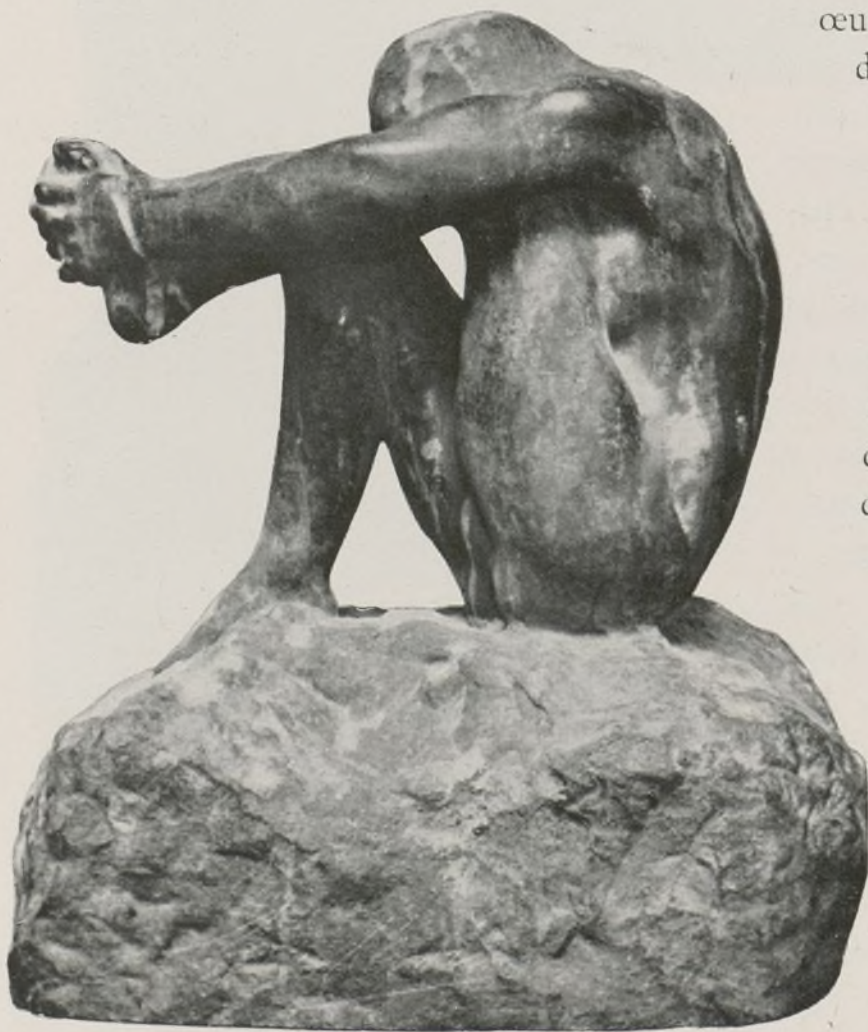
d'instinct et d'amour, de dévouement et de tyrannie, de matérialité animale et de sublime enchantement; et il a écrit avec de la terre, avec du bronze, avec du marbre, le plus extraordinaire livre de pensées qu'il nous soit donné de lire.

Si l'on veut jeter un regard d'ensemble sur l'œuvre de Rodin et avoir, en un résumé, la sensation synthétique de ce qu'il a conçu, qu'on se rappelle son exposition particulière qui occupait, en 1900, le pavillon élevé au coin du Cours-la-Reine et de la rue Jean-Goujon, pavillon qui fut par la suite démonté et réédifié au Val-Fleury, où Rodin a établi sa Thébàide.

On entrait, et l'on était immédiatement transporté dans une sorte d'ambiance intellectuelle qui vous donnait la perception sensible de quelque chose de très grand. Il semblait bien que c'était là le palais de la vie, de la vie humaine, dont les chemins sont bordés d'abîmes, dont l'horizon est dominé par des sommets; dès l'entrée, on la voyait se dresser, terrible et forte, et superbe, l'image de celui qui a peut-être le mieux fouillé cette vie humaine en notre siècle, l'image de Balzac, contre le pied de laquelle, en 1898, vinrent se heurter tant de colères stériles : telles des vagues inconscientes font, contre le roc, déferler leurs révoltes d'écume : après le choc, l'écume se résout, et le roc, inébranlé, continue de lever la tête vers le ciel!

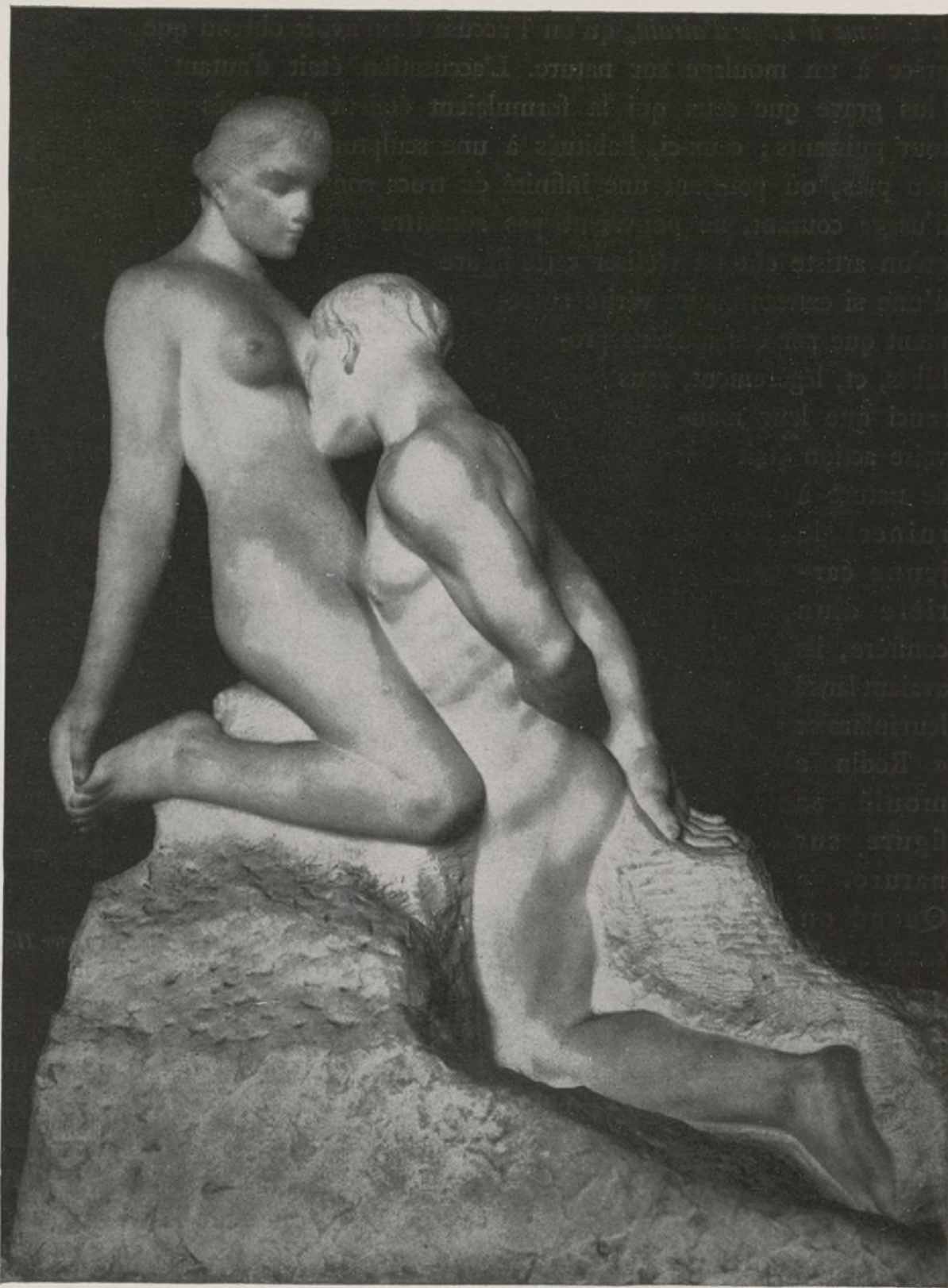
La Porte de l'Enfer, les Bourgeois de Calais, le Victor Hugo, écoutant les voix des quatre vents de l'esprit, le Balzac; c'est par ces œuvres qu'étaient représentées les quatre grandes étapes de la carrière si remplie de Rodin; et quand je dis : étapes, il est nécessaire que je précise, afin de ne pas conduire le lecteur à une erreur; car si l'on peut remarquer des différences dans l'exécution; si l'œuvre affiche de plus en plus des tendances à ne pas dessécher le contour des formes, par un isolement conventionnel des ambiances; si, de plus en plus, le maître, sous ses mains inquiètes, demande à la glaise des expressions synthétiques : depuis *L'Homme à l'âge d'airain*, qui fut contre Rodin le signal d'une première bataille des méchants, et qui maintenant

glorifie l'un des parterres du Luxembourg, jusqu'aux œuvres qui datent d'aujourd'hui, c'est bien la même pensée qui palpite dans tout ce qu'il expose; c'est bien du même cerveau que sont nés tous les chefs-d'œuvre, autour desquels la foule se rue, silencieuse, la foule venue de toutes les latitudes, où le nom de Rodin est désormais célèbre.



Photographie Druet

LE DÉSESPOIR



J.-E. Bulles, phot.

ETERNELLE IDOLE

III

Je viens de rappeler *L'Homme à l'âge d'airain*; ce m'est une occasion de remonter aux premières années de la carrière de Rodin; aussi bien n'est-il pas inopportun de revenir un peu sur le passé, pour mieux faire comprendre l'entière portée de l'effort continu de Rodin, depuis 1864.

Il avait, un temps, suivi au Muséum le cours de Barye, puis il avait travaillé dans l'atelier de Carrier-Belleuse. Parisien de Paris, né en 1840, il observait, il jugeait, et se cherchait, ayant le sens que ce qu'il voyait ne coïncidait pas avec ce qu'il rêvait : mais le destin ne lui avait pas mis en mains les moyens qui facilitent chez un homme jeune l'essor d'une volonté libre; il lui fallait travailler et pendant six ans il fréquenta l'atelier de Carrier-Belleuse. Si l'on se souvient de cette fameuse tête de *L'Homme au nez cassé*, brutale et personnelle (1864), on peut affirmer que Rodin ne se laissa pas impressionner par les recherches de grâce et de joliesse qui sont la marque distinctive du talent, tout d'élégance, de Carrier-Belleuse.

Vers 1871, Rodin, qui était parti pour Bruxelles, collabora avec un statuaire belge, Van Rasbourg, aux cariatides intérieures et aux grandes figures extérieures de la Bourse. Jusqu'en 1877, il vécut là des années heureuses, parce qu'après le temps des besognes obligatoires, il avait des loisirs pour travailler selon son goût, pour parfaire son métier et étudier la technique qui correspondrait le mieux à ce qu'il se proposait de traduire; il avait également des loisirs de méditation, où replié sur soi-même, il sentait sa pensée forte et indépendante se dégager. C'est alors, en 1877, qu'il montra cette admirable figure debout,

L'Homme à l'âge d'airain, qu'on l'accusa de n'avoir obtenu que grâce à un moulage sur nature. L'accusation était d'autant plus grave que ceux qui la formulaient étaient les jurés tout puissants; ceux-ci, habitués à une sculpture d'à peu près, où pourtant une infinité de trucs sont d'usage courant, ne pouvaient pas admettre qu'un artiste eût pu réaliser cette figure d'une si extraordinaire vérité autrement que par des moyens prohibés, et, légèrement, sans souci que leur mauvaise action était de nature à ruiner la jeune carrière d'un confrère, ils avaient lancé leur infamie: « Rodin a moulé sa figure sur nature. »

Quand on songe à cela, aujourd'hui, on se demande comment il ne s'est pas trouvé un homme de bonne foi pour expliquer aux accusateurs que la figure, moulée sur nature, n'aurait donné que des plans veules et des lignes molles et sans accent, des chairs mortes, des muscles sans activité. La cause de l'artiste ne fut pas plaidée avec ces arguments de simple bon sens; on fit connaître la conscience du sculpteur, qui avait rencontré en Paul Dubois un défenseur obstiné et courageux; on dut montrer à une commission instituée à cet effet, les études premières dont Rodin s'était servi pour aboutir à l'œuvre discutée, et l'on

crut avoir suffisamment réparé le dommage causé au génie naissant par le faisceau des impuissances officielles, en accordant à la figure,

exposée au Salon de 1883, une médaille de troisième classe.

Il est vrai qu'entre temps, en 1881, Rodin avait imposé silence aux détracteurs et aux jaloux avec son *Saint Jean-Baptiste*, géant harmonieux et superbe, qui se trouve au musée du Luxembourg. C'est bien le *laokanann* de Flaubert: il se dresse, nu, le poing tendu, le regard illuminé de l'avenir qu'il entrevoit; il prophétise, il menace, il venge sa race par toute l'angoisse qu'il sème au cœur de ceux qui l'écoutent:

« Malheur à toi, ô peuple! et aux traîtres de Juda, aux ivrognes

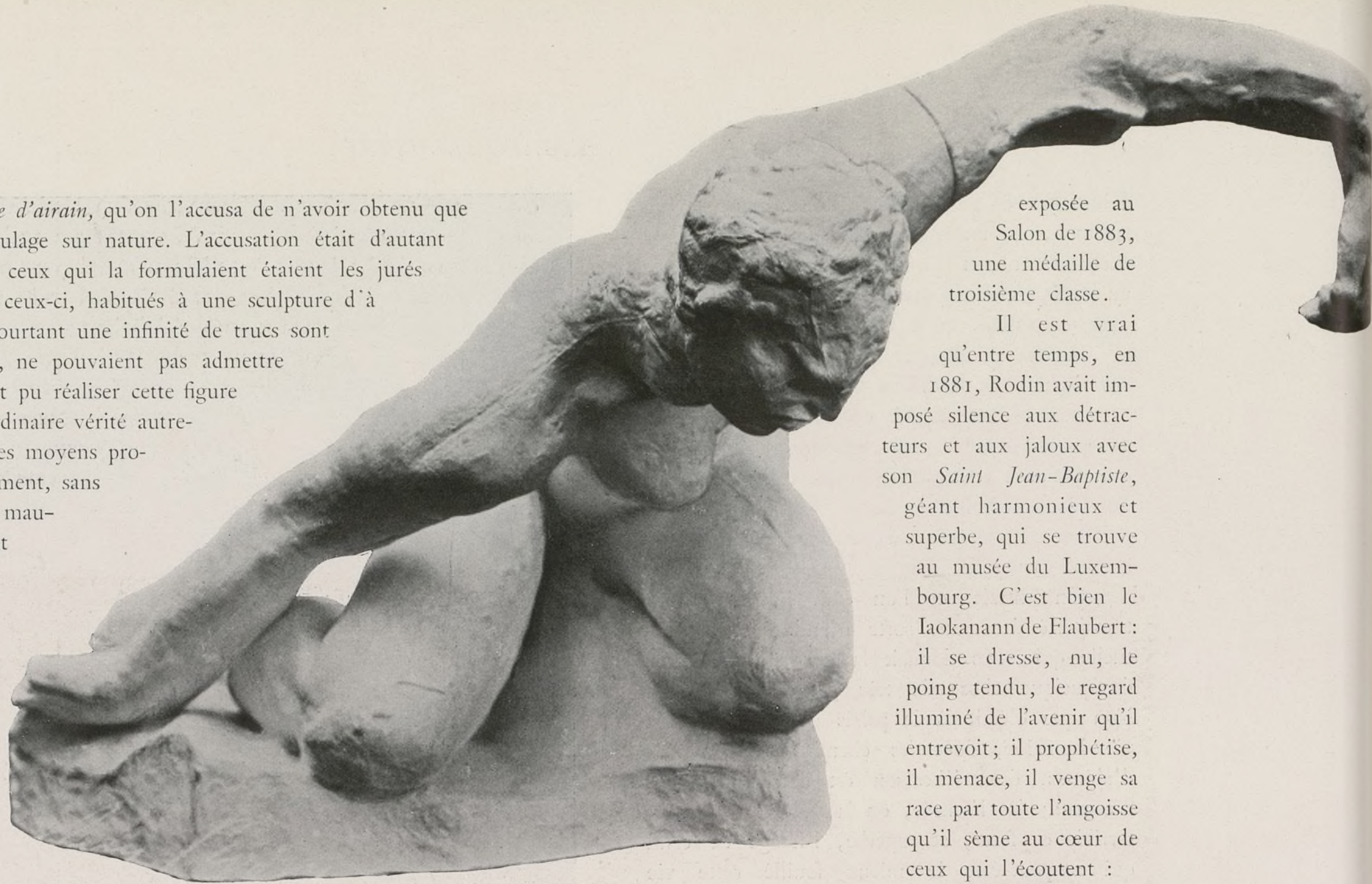
d'Ephraïm, à ceux qui habitent la vallée grasse, et que les vapeurs du vin font chanceler!... »

Il marche, lisant l'infini dans l'invisible:

« Il faudra, Moab, te réfugier dans les cypres, comme les passereaux; dans les cavernes, comme les gerboises. Les portes des forteresses seront plus vite brisées que des écailles de noix, les murs crouleront, les villes brûleront et le fléau de l'éternel ne s'arrêtera pas. Il retournera vos membres dans votre sang, comme de la laine dans la cuve d'un teinturier. Il vous déchirera comme une herse neuve; il répandra sur les montagnes tous les morceaux de votre chair! » (1)

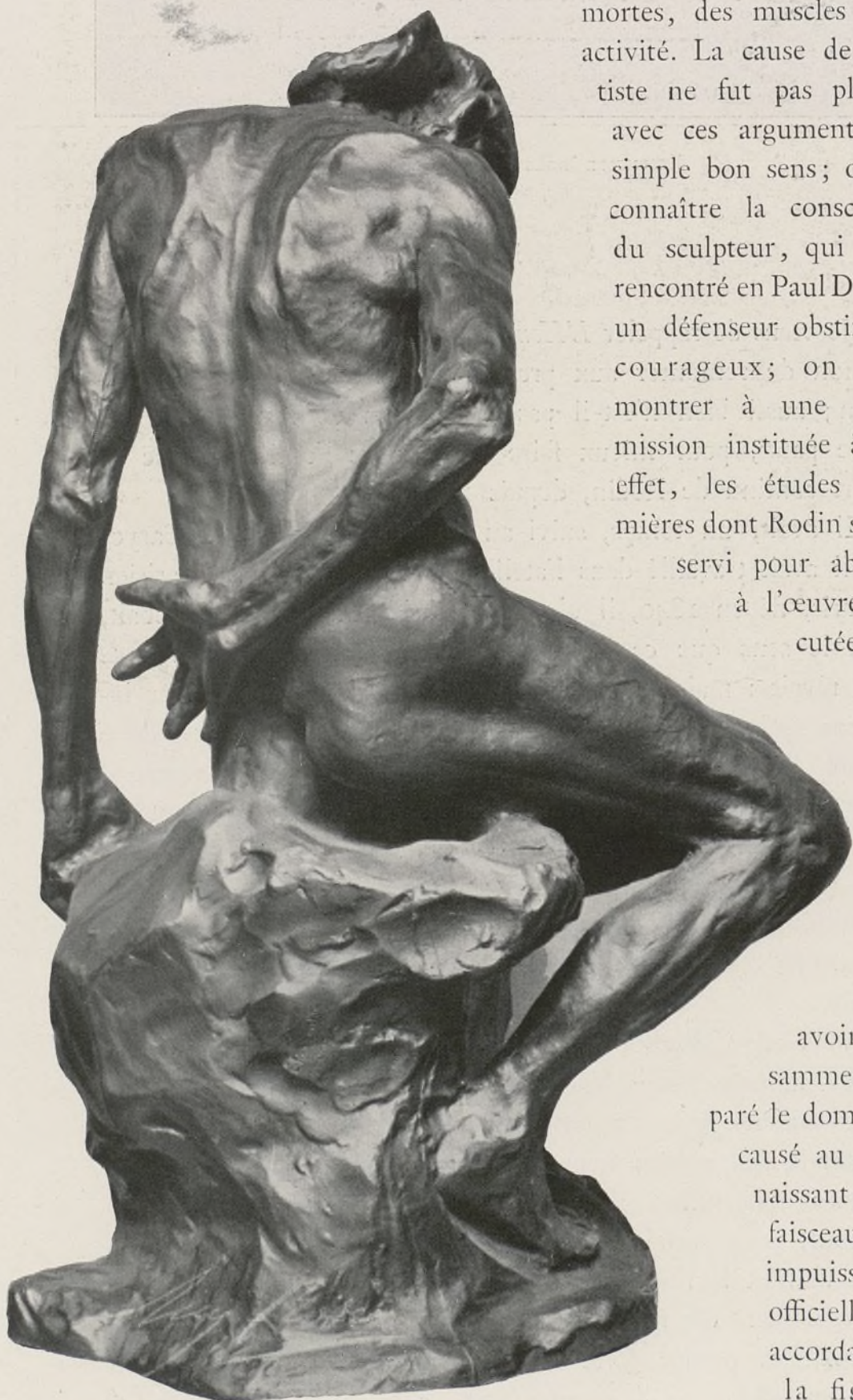
Cette œuvre où Rodin a mis tout ce qu'il savait de sa technique professionnelle — je ne dis pas tout ce qu'il sera par la suite capable de concevoir — où il a mis tout ce que ses confrères s'étonnaient qu'il sût si parfaitement, avec quelque chose de plus qu'ils ne sauront jamais, cette œuvre fut une réponse singulièrement éloquente aux détracteurs, qui, pour un temps au moins durent garder le silence. Ils ne pouvaient discuter l'anatomie de la figure, ni l'intense expression du geste, ni la puissance de cette vie si magnifiquement exprimée. Ils se réfugièrent alors dans le culte, au moins inutile, d'un

crut avoir suffisamment réparé le dommage causé au génie naissant par le faisceau des impuissances officielles, en accordant à la figure,



Photographie Druet

LA VOIX CÉLESTE (Monument de Victor Hugo)



Photographie Druet

CELLE QUI FUT HEAULMIÈRE



(1) *Hérodiade*, par Gustave Flaubert.

LA PLEUREUSE

Photographie Druet

faux classicisme, où leur inintelligence de l'art antique est presque une injure, et où ils se contentent d'une convention affadie et sèche, niaise et laide, qui pendant des siècles fit de l'ombre sur la glorieuse et belle clarté de la statuaire grecque, dont Rodin, je le montrerai tout à l'heure, peut être fier d'avoir rénové la tradition.

IV

Et j'arrive à la célèbre *Porte de l'Enfer*, dont il eut la

sorte de spéculation païenne du concept plastique; et, libre, encouragé par tout ce passé triomphant qui lui souriait à chaque pas, il avait senti enfin son âme ouvrir ses ailes de toute leur envergure, ces ailes qui ont plané si souvent et si noblement dans le firmament infini du rêve. Et c'est pour cela qu'il choisit comme thème, ou mieux comme titre, de sa porte, celui du poème de Dante, le poète ayant mieux que tout autre, dans ses vers, transmis aux âges futurs les reflets de l'humanité qui s'agitait autour de lui.

Est-ce à dire que Rodin s'est simplement proposé d'être



J.-E. Bulloz, phot.

UGOLIN

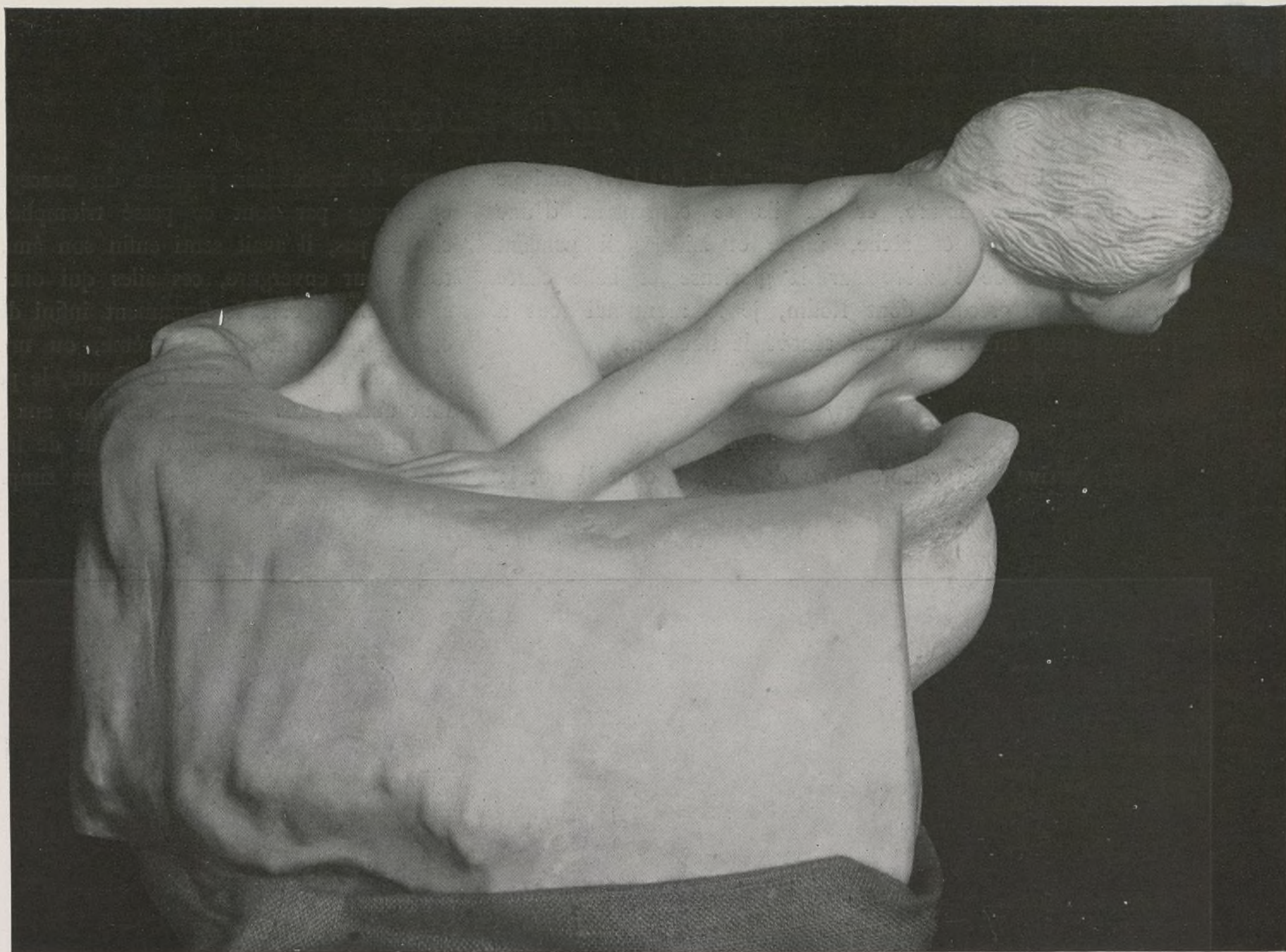
première pensée vers 1875. On sait que cette porte fut commandée pour le *Musée des Arts Décoratifs*.

Rodin, que son tempérament séparait si profondément des pratiques et de l'esthétique de l'école, avait longuement réfléchi devant l'imagerie sculptée, si admirable des cathédrales; il avait pénétré l'acte de foi inscrit dans toutes ses formes d'une synthèse expressive qui nous surprend de son réalisme voulu; puis il avait vu, en Italie, les œuvres de ces titans de génie qui ont marqué chaque ville de leur griffe ineffaçable, Michel-Ange, Raphaël, Donatello, Benozzo Gozzoli et tant d'autres; à la porte des palais, dans le silence des sanctuaires, il avait écouté palpiter l'âme collective de deux siècles lointains, l'âme vibrante, tour à tour furieuse et enchantée, mais âme féconde sans lassitude, qui portait au milieu de la vie catholique en pleine bataille, l'écho d'une

l'illustrateur du chantre de la Divine Comédie; qu'il a voulu marquer chaque chant écrit, d'un couplet sculpté, et qu'il s'est contenté de broder sur les panneaux, les montants, le tympan de l'œuvre colossale, les types dont *l'Enfer* nous rapporte la chronique singulièrement tragique. Ce serait méconnaître la pensée de Rodin, et vouloir ramener cette œuvre qu'il couve et qu'il amène depuis trente ans à son point de perfection, à une conception d'ordre étroitement descriptif qui perdrait de la nuance de personnalité qu'elle révèle et n'y gagnerait qu'un très plat intérêt pour la plus commode compréhension du vulgaire. Non: il a emprunté un thème général à *l'Enfer*; puis, à force de se recueillir sur la lettre même du texte, cette lettre s'est effacée; le texte lui-même s'est évanoui en ses lignes concrètes, pour ne laisser au sculpteur, qu'une pensée qui n'était plus qu'une pensée de

sculpteur. Rodin a dégagé du poème de Dante, qui semblait immobilisé dans les types, définis d'apparence, d'une seule époque, ce qui était une loi d'évolution éternelle, un spectacle recommencé depuis la Genèse, au cours des siècles ; et, plus haut que les individus, plus haut que les sociétés, plus haut que les races, il a vu, dans les deux êtres

jetés sur la terre, par une main divine, l'humanité qui conçoit, naît, vit, souffre, aime, s'épuise, meurt, se désagrège, s'efface, et recommence, après avoir connu, parfois, des heures ravies d'idéales ivresses !



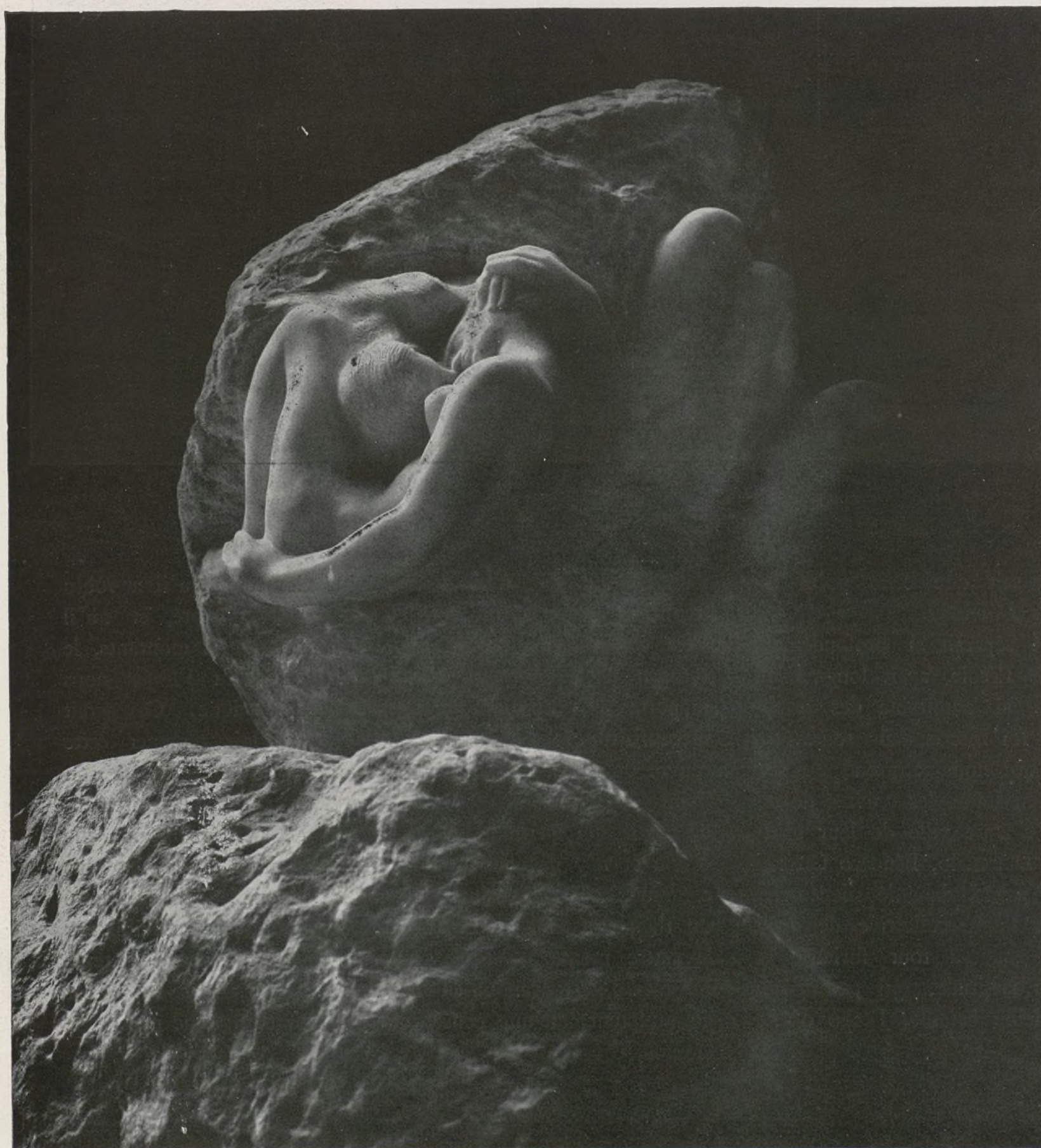
J.-E. Bulloz, phot.

LE MYSTÈRE DES SOURCES

En d'autres termes, ce qu'il a vu dans la divine épopée, c'est la grande cause de l'amour et de la douleur ; c'est toute la volupté des baisers et toute l'amertume des larmes ; c'est le tourment des tendresses inassouvies et les géhennes sanglantes

des trahisons et des désespérances ; c'est la génératrice féconde des races et le vice aux impuissances inavouées ; c'est l'humanité grandie par le mystère où elle se renouvelle, et c'est l'humanité vaincue par les abandons qui l'épuisent ; c'est le poème de la chair harmonisé au poème de l'âme ; c'est, après la sublime envolée au pays des spasmes qu'on croit sans lendemain, l'ironie désenchantée des mauvaises ivresses et des joies trompeuses ; c'est la vie et c'est la mort !

Les épisodes n'ont plus de date ; les acteurs ont dépouillé leur costume ; les êtres apparaissent sans hypocrisie et sans impudeur, mais vivant d'une vie intense. Tout dans leurs mouvements, dans leurs gestes, dans leurs attitudes — ces attitudes qui sont une des créations principales du génie de Rodin, — tout traduit leur âme, avec ses emportements et ses défaillances, le mal qui la torture ou le bien qui l'enivre, la force qu'elle subit ou la volonté qu'elle impose.



J.-E. Bulloz, phot.

LA MAIN DE DIEU

Ayuntamiento de Madrid



J.-E. Bullé, phot.

BALZAC

N'était l'unité d'ambiance qui se remarque dans cette œuvre géante et complexe, et en fait un admirable exemple de ce que doit être une décoration sculptée et destinée à être cingée par le vent du dehors, lorsque la fonte en aura été exécutée, et que le temps, ce grand acheveur d'art, commencera sa patiente besogne, on serait tenté de

comprendre, dans le poème de cette porte, toute une série d'autres œuvres de Rodin, qui sont autant d'idées connexes, participant de la même source d'inspiration : La vie, la mort.

Que de figures il a pétrées, à côté du bouillonnement humain de la *Porte de l'Enfer* : Êtres enlacés qu'une saine tendresse embrasse, êtres déchus qui traînent, las, leur défroque de chair, qu'une âme encore un lambeau d'âme ; femmes écrasées sous le roc des misères physiques, hommes faisant face, dans un geste qui les tuera, à la fatalité qui va les terrasser ; bouches qui grincent ; mains qui se crispent ; corps qui se cherchent, qui se prennent ; bras dont les muscles raidis font craquer, sous la fièvre du désir, des torsos étreints, des torsos au fond desquels le cœur bat en tempête ; visages qui portent la tare des passions mauvaises et la grimace des spasmes ; chairs qui se heurtent éperdument ; que de morceaux dont le philosophe ou le poète, comme vous voudrez, a exprimé le caractère, insaisissable pour les mots, et dont le statuaire a traduit la forme avec une science de son art qui résout l'équation à l'instant même où le concept la pose. *Le Baiser*, les *Danaïdes*, les *Damnés*, *Printemps*, *Eve*, *Ugolin*, et tant d'autres ; des faunes et des nymphes, mais des faunes et des nymphes qui demeurent des symboles humains, des agités de passion et de vice ; que de figures qui vous enchantent par leur variété et par leur volonté, par leur signification d'un art qui observe et pour lequel rien de ce qui le frappe n'apparaît dans la mensongère carapace de la convention. A côté de ces mouvements où il ne faut voir que la beauté des formes, interprétées jusque dans leur frisson, ce sont les pensées qui empruntent juste ce qu'il faut de matière pour devenir sensibles en une traduction plastique ; c'est la jeune fille autour de qui volettent, mêlant à la sienne leurs chevelures où passent des murmures, les rêves heureux et les rêves de tristesse ou de mélancolie ; c'est l'homme agenouillé devant la muse inspiratrice et buvant sa sève vivifiante, sous son sein gauche, tout près du cœur, qui bat, serein et régulier, sans que les mains, obstinément ramenées derrière le dos, tentent d'effleurer le corps sacré, d'un toucher qui pourrait être charnel et deviendrait une souillure ; c'est l'éphèbe à l'allure fière, qui se penche comme une fleur et veillera, évocation de la beauté antique, sur l'image respectée de notre grand Puvion de Chavannes. Et ce sont encore une infinité d'autres réalisations, torsos que l'on croirait enfouis depuis des siècles, sous le mystère des cités ensevelies ; mains convulsées qui ont l'air d'émerger de l'enfer, toutes les

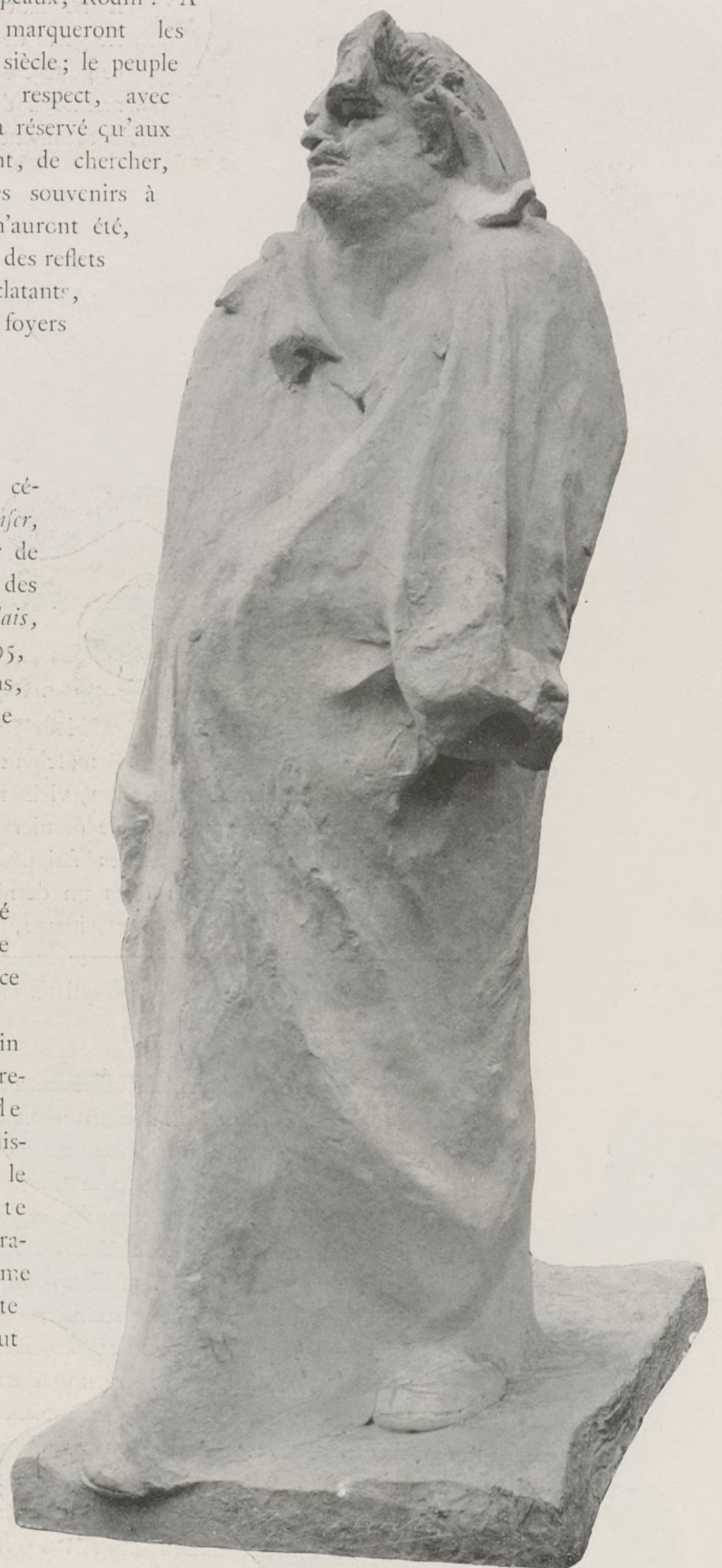
angoisses, toutes les détresses, tous les effrois, et aussi tous les bonheurs, aigus parfois comme des tortures !

Une des notes caractéristiques de Rodin, au point de vue de la conception, est la puissance et la passion. Chez lui, tout est puissant jusque dans les délicatesses, jusque dans l'expression des sentiments les plus difficilement saisissables au bout de l'ébauchoir ; chez lui, tout est passionnel, et qu'on ne se trompe pas sur le sens de l'épithète. Rodin n'a rien créé pour les spectateurs sensuels et les chercheurs de grivoiseries. S'il nous montre de tendres enlacements, des possessions d'êtres, des chairs qui se heurtent et des lèvres qui se rencontrent, c'est toujours la passion qu'il traduit, la passion dans l'amour, et non dans le vice ; c'est la formule génésique de toutes les espèces, et ce n'est nullement l'acceptation malsaine inventée par les individus. Lorsque, dans longtemps, on évoquera la mémoire des hommes de génie qui auront glorifié la statuaire française au XIX^e siècle, trois noms viendront voltiger sur toutes les lèvres : Rude, Carpeaux, Rodin ! A eux seuls, ils marqueront les grandes étapes du siècle ; le peuple les épellera avec respect, avec pitié, et il ne sera réservé qu'aux érudits spécialement, de chercher, dans le passé, des souvenirs à demi effacés, qui n'auront été, en leur temps, que des reflets plus ou moins éclatants, et non pas des foyers réels de lumière.

V

En quittant la célèbre *Porte de l'Enfer*, je veux m'occuper de suite du groupe des *Bourgeois de Calais*, qui souleva, en 1895, tant de discussions, et demeure comme une des créations les plus nobles, les plus émouvantes et les plus audacieuses que jamais statuaire ait osé exposer sous la grande lumière d'une place publique.

Là encore, Rodin ne s'est pas autrement occupé de vouloir être un historien ; il a pris le fait que raconte Froissart, et il l'a traduit palpitant, comme il l'est dans le texte du chroniqueur, tout imprégné de cet héroïsme surhumain, que le statuaire avait la mission de magnifier.



Photographie Druet

BALZAC

**

Déjà dans le monument de Claude Gelée, dit le Lorrain, qui se dresse sur une des places de Nancy, Rodin avait imposé sa manière de concevoir l'appropriation de la sculpture de plein air, à l'idée et aux souvenirs qu'elle doit provoquer. A Nancy, il s'agissait de fêter le peintre, qui a su jouer de la lumière, avec une maîtrise qui se hausse jusqu'à la poésie ; Rodin n'hésita pas. Il représenta le peintre, la palette au poing, puis, dans un groupe d'une allégorie mouvementée, il se souvint des

vers d'Ovide, et fit apparaître Apollon, conduisant le char du Soleil, sur le chemin des heures.

Pour l'épisode des *Bourgeois de Calais*, il ne faut plus d'allégorie : il faut de l'humanité, considérée sous son aspect le plus concret. Le geste de ces hommes marchant au bourreau, pour sauver leurs concitoyens, ce geste est d'autant plus beau qu'il est plus réel, qu'il est plus étroitement associé à des contingences d'ici bas ; toute allégorie qui tenterait de le commenter par des artifices de rhétorique ne pourrait qu'en appauvrir l'auguste et naïve splendeur ; c'est pourquoi Rodin a voulu ces individus réapparus dans la douloureuse détresse de leur cortège de mort et de gloire.

Les voilà, Eustache de Saint-Pierre, Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Wissant, Jean de Fiennes et Andrieux d'Andre ; les voilà, la corde au cou, qui s'avancent, pèlerins du martyre, portant au roi d'Angleterre les clefs de la ville et du château ; ils ne se souviennent plus de la pitié avec laquelle leurs concitoyens les viennent d'adorer, pour leur geste auguste de renoncement ; ils puisent seulement dans le rude devoir qu'ils accom-

plissent, — car ils voient là un devoir plus qu'un sacrifice, — le réconfort essentiel de

leur instinct physique : et ils marchent ; ils marchent à la

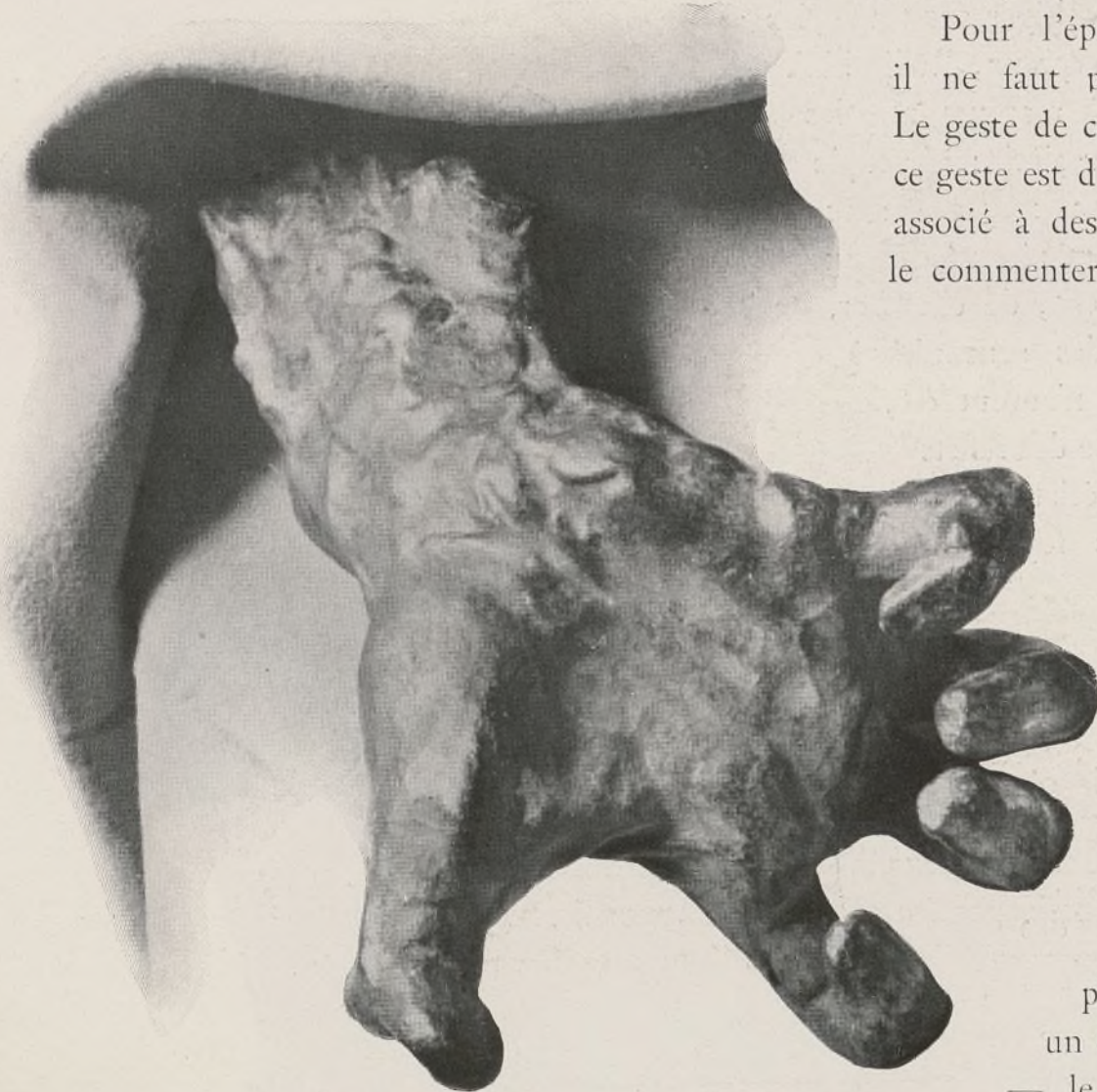
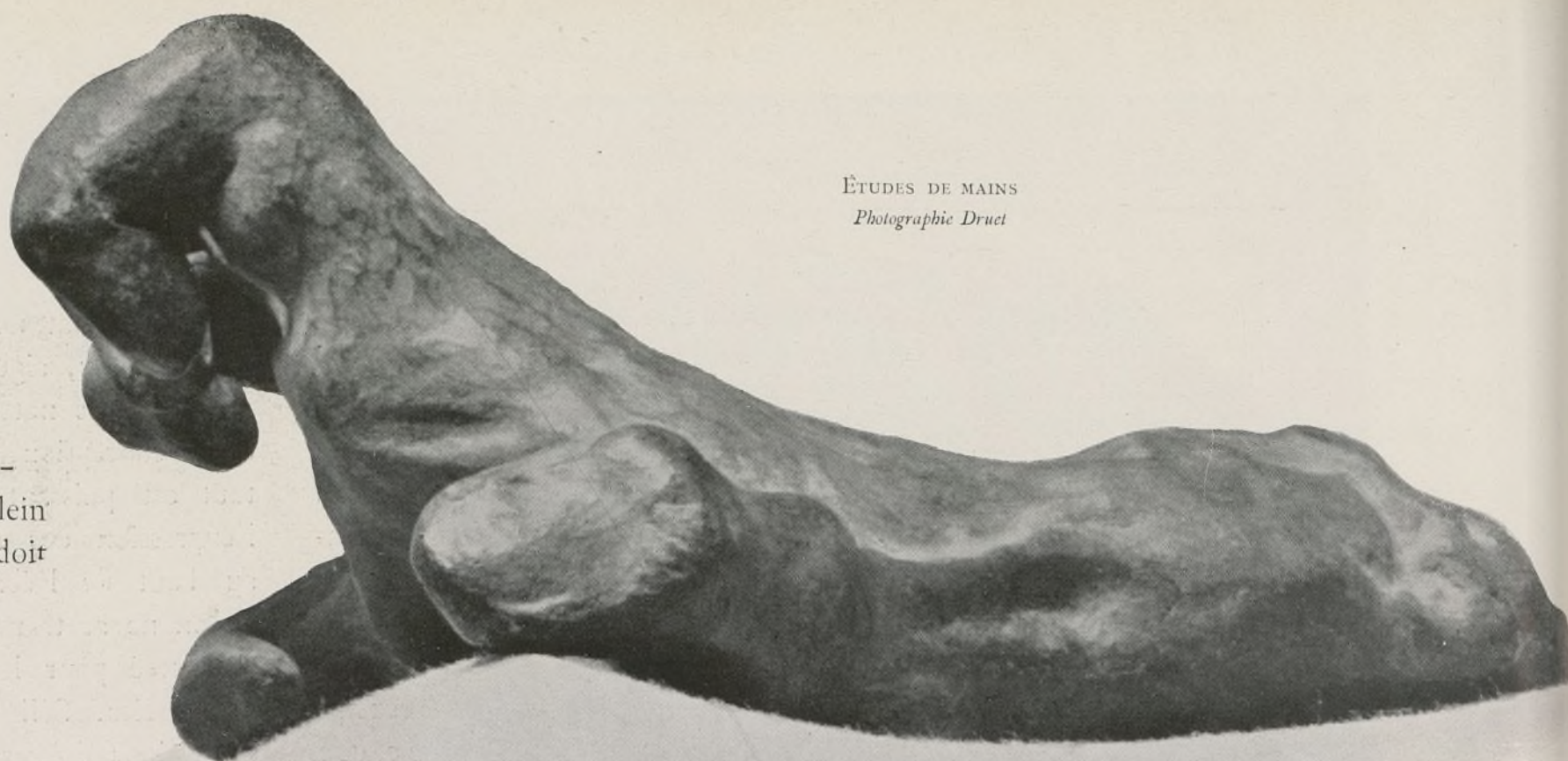
mort, lente et sublime procession, vieillards et jeunes hommes, qui ont tourné sans trembler le dernier feuillet de leur destin ; ils marchent résignés, ossatures fatiguées par les détresses de leur sort, muscles crispés dans un dernier effort de fierté, et

leur image, d'une émotion qui vous hante, leur image franchira les siècles, parce que le statuaire qui l'a créée en a fait une image d'éloquente et pure humanité.

Rien qui sente la déclamation : en assaisonnant de mélodrame cet épisode tragique de la guerre de cent ans, Rodin aurait interprété à côté, l'acte si simplement accompli de ces bourgeois de Calais, qui

ne durent leur vie sauve, faut-il le rappeler, qu'à l'intervention attendrie de la reine. Il eût débordé la vérité,

et sa volonté, justement, est de s'y tenir. N'est-ce pas, en effet, cette vérité, reflet intact d'une conscience qui n'admet pas les trucs, cette vérité qui ne s'efforce pas de *paraître* telle, mais *est* telle naturellement, qu'on retrouve dans le *Baiser*, groupe marbre d'une infinie tendresse, tout le cantique des chairs qui s'étreignent et s'abandonnent, ou encore, dans cette *Eve*, datée de 1899. *Eve* statue de bronze, admirable frisson de chair, magnifique expression de vie ! La figure, debout, la tête à demi cachée par le bras, dans une attitude de silence et d'angoisse résignée, offre à l'étude la lettre du génie de Rodin. La vérité de la forme,



obtenue par une synthèse qui l'ennoblit, l'expression révélée par un geste dont la convention répudie la simplicité, la construction, les modelés concourant à traduire le concept du maître dans son intégrale volonté, tout cela saute aux yeux de quiconque tourne autour de cette œuvre de force et de beauté.

VI

Il convient de réunir en un même chapitre trois œuvres qui montrent Rodin aux prises avec l'expression individuelle, et font comprendre la part de méditation que s'impose le statuaire avant de se décider à matérialiser une idée. Il y a des artistes qui se contentent d'une conception rapide, sans en discuter la formule d'objectivité banale, et transforment ainsi en trait de lumière, ce qui n'est que la complaisante facilité de l'habitude. Ils font un bonhomme, et leur bonhomme est banal, de quelque habileté qu'ils fassent étalage dans l'exécution. Il n'en est pas de même chez Rodin, et le reproche des gens pressés qui lui fut adressé, d'être lent dans sa production, est une qualité d'exception, trop rare à notre époque, pour qu'on ne l'en félicite pas. C'est qu'il mène de front toujours un grand nombre d'œuvres, il les mène de front, pour laisser à l'inspiration naturelle, la liberté de se présenter à son heure, et pour en discuter avec lui-même. C'est à ce prix seulement que l'inspiration ne se mue pas en métier, et que la virtuosité de la main qui agit ne supplée pas à l'âme qui pense ou qui rêve. Quelle étrange façon de voir que celle qui admet des forceries pour le génie, comme l'industrie en crée pour les fruits, et qui voudrait astreindre la communion de l'artiste avec l'idéal, à une réglementation disciplinée d'heures de travail !

En dépit de toutes les objections qui lui furent soumises, Rodin s'est toujours défendu contre cette atteinte à sa liberté de créateur. Sa pensée sollicitée par sa fièvre d'imagination s'exerce, active et passionnée, sur tel verbe de sa production multiple, se réservant, l'instant d'après, de changer d'objet ; c'est pourquoi, lorsqu'après des années, il livre au public une œuvre qu'il juge avoir amené à son point définitif, on est surpris de l'extraordinaire maturité



SAINT-JEAN PRÉCHANT (Musée du Luxembourg)

Photographie Druet

qui revêt son concept. Le groupe de *Victor Hugo*, la statue de *Balzac*, et la *Pensée*, vont nous en fournir une nouvelle preuve.

On sait que le groupe de *Victor Hugo* est maintenant destiné au Luxembourg. En regardant cette œuvre si volontairement réfléchie, on ne peut se défendre d'un battement de cœur : le poète est assis sur une roche, demi-nu, géant et titan à la fois. Plus haut que lui, accroupie, la tête parlant au poète, l'Inspiration qui émane de la vie universelle, lui dicte soit *La Fin de Satan*, soit l'immortelle *Légende* ; sa poitrine bat, fatiguée du souffle qui fait vibrer tous les siècles. A côté du poète, cachée par son torse robuste, l'Inspiration intime, celle des *Voix intérieures* et des *Chants du Crépuscule*, alanguie, tendre et câline, se tient debout, appuyée avec passion. Le poète, lui, front vaste penché, regard prêt à jeter des éclairs, se recueille et écoute ; mais il porte la main en avant, dans un geste qui doit guider les foules ; il va parler : et on attend, on écoute, on regarde, on admire.

Plus que tout autre, Rodin était désigné pour donner une image du poète, puisque du vivant de celui-ci, il l'avait étudié longuement. Qui ne se rappelle ces pointes sèches rares, où le statuaire avait pour ainsi dire tracé la topographie de ce cerveau où tout un monde s'agitait ? Le Victor Hugo, de Rodin, avec la furie déchaînée qui lui souffle à l'oreille les tempêtes humaines, et la douce compagne qui, dans l'ombre, murmure



Photographie Druet

ÉTUDE DE MAIN



J.-E. Bulloz, phot.

LE PRINTEMPS

des paroles d'apaisement et d'amour, c'est l'homme qui peut d'un geste, lancer ou arrêter les masses, c'est l'homme d'action, l'homme dont tout l'être signifie l'éloquence entraînante.

Avec la statue de Balzac, Rodin avait à signifier autre chose ; ce n'était plus la main qui dirige, c'était l'œil qui regarde ; ce n'était plus la volonté qui s'exerce au dehors sur



J.-E. Bulloz, phot.

VOLUPTE

les foules, c'était une raison où, comme sur un miroir, les individus et les foules viennent se réfléchir.

Quand donc il s'est agi de représenter Balzac, Rodin a compris que l'enveloppe humaine devait s'effacer devant la pensée plus qu'humaine; il a sacrifié le corps dans les plis de la longue robe de bure dont se drapait l'écrivain, et il a reporté toute la puissance de son art dans la tête; et cette tête est extraordinaire, admirable, monstrueusement illuminée de génie. C'est un foyer dans lequel réside le feu de deux regards profonds, immenses, infinis! C'est la vision la plus audacieuse qu'un statuaire ait jamais osé mettre à la pleine lumière: le corps est légèrement penché, la tête rejetée en arrière; il y a dans le nez sensuel, comme un frémissement de toute l'humanité; la lèvre se relève, ironique et terrible, au spectacle de la comédie que l'écrivain a étudiée à tous les degrés de l'échelle sociale. Rodin a voulu, comme il l'avait fait pour Victor Hugo, donner la synthèse la plus philosophique du génie de Balzac, et il est arrivé à cette expression, que lui seul pouvait concevoir avec cette incomparable intensité. Ceux qui lui ont reproché une exécution qu'ils jugeaient sommaire, n'étaient pas encore assez mûrs pour la compréhension de sa formule et l'abstraction aiguë de son génie. Mais ceux-là, dans leur façon de formuler leur critique, ont donné la mesure de leur naturelle ignarance des choses de l'art.

Que n'ont-ils pas dit au moment où l'œuvre fut montrée au Salon de la Société Nationale, dans une lumière qui lui était défavorable, puisqu'elle n'avait pas au-dessus d'elle l'atmosphère infinie qui lui convenait, et qu'elle se détachait sur un fond lumineux, au lieu de se dresser sur la matité sombre d'une façade comme l'était la façade du Louvre? Ils prétendaient que le corps de Balzac n'existait pas, qu'il ne s'agissait là que d'un sac déséqui-

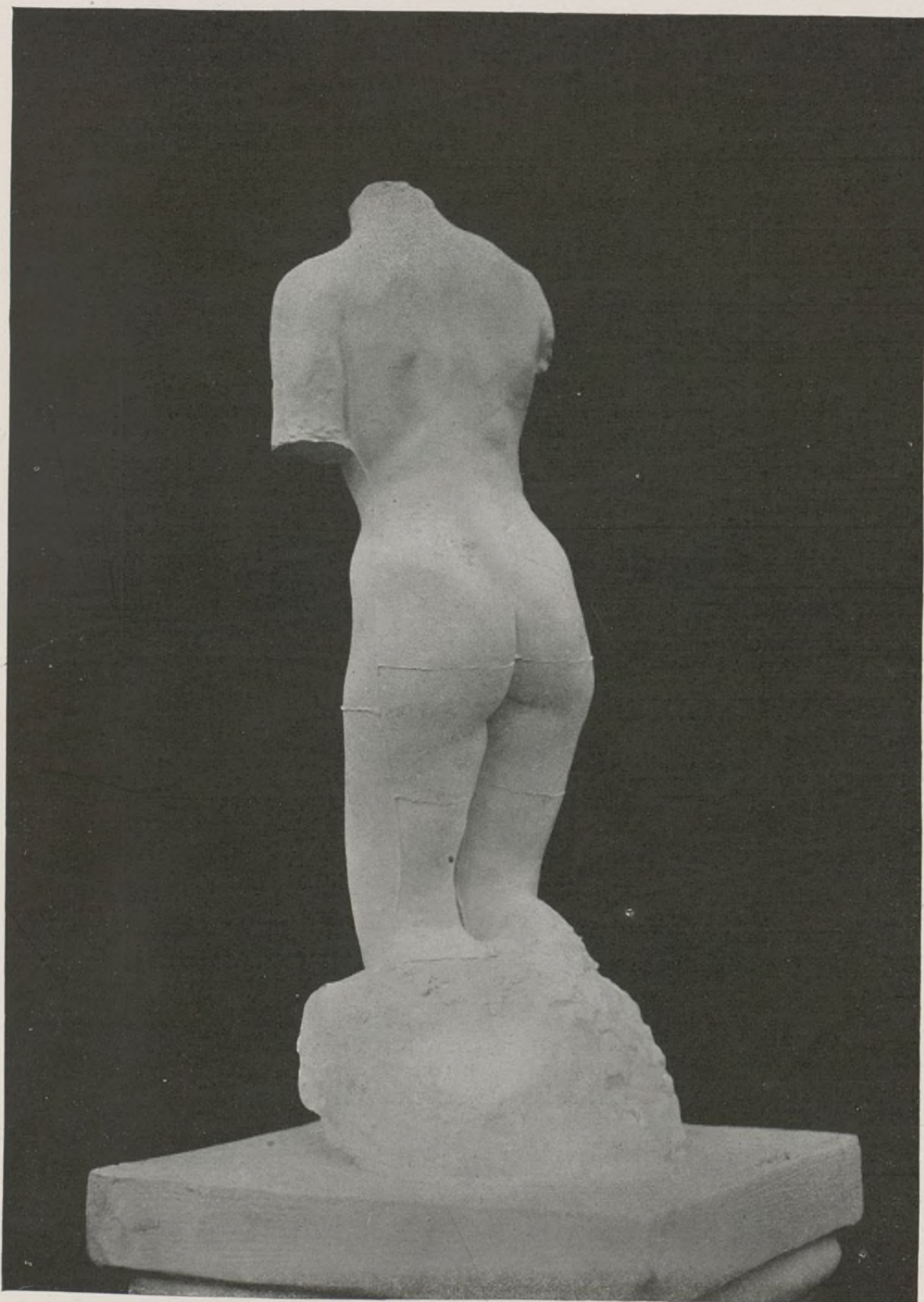


J.-E. Bulloz, phot.

LE PENSEUR

libré, que la tête même ne signifiait rien; ceux qui se targuaient d'avoir plus d'esprit que les autres, prononçaient des noms d'animaux arctiques devant l'œuvre et trouvaient des complaisants pour rire de leur sottise. Quelle pitié! Des gens s'autorisaient de l'insignification de leur intellect pour juger en un instant l'œuvre que le maître avait cherchée et travaillée dix ans avant de lui donner sa forme définitive. Des gens décidaient que sous cette robe de bure, il n'y avait qu'un amas informe, alors que le sculpteur, pour arriver à cette attitude, avait exécuté six fois la figure nue, ne voulant pas qu'une faute se glissât dans l'anatomie du corps. Des gens s'épuisaient à bafouer l'artiste, avec une si coupable légèreté, quand cet artiste, qui devait simplifier son œuvre en une synthèse fortement annonciatrice de sa volonté, y avait dépensé une conscience, dont les études plus haut signalées ne permettent pas de douter!

L'émotion se calma cependant, et lorsque le comité de la Société des Gens de Lettres, qui avait manqué d'initiative devant la poussée des rieurs, se heurta au refus de Rodin de livrer la statue, il se trouva enfin que les détracteurs de la veille, mieux instruits de l'œuvre dont ils avaient subi la puissance fascinatrice eurent des regrets de ne l'avoir point vue se dresser sur la place publique à laquelle elle était destinée. Leurs regrets malheureusement se produisirent trop tard, et c'est ainsi que Paris, dont le sol a vu surgir tant d'effigies ridicules, ou simplement banales, a été privé d'une statue qui



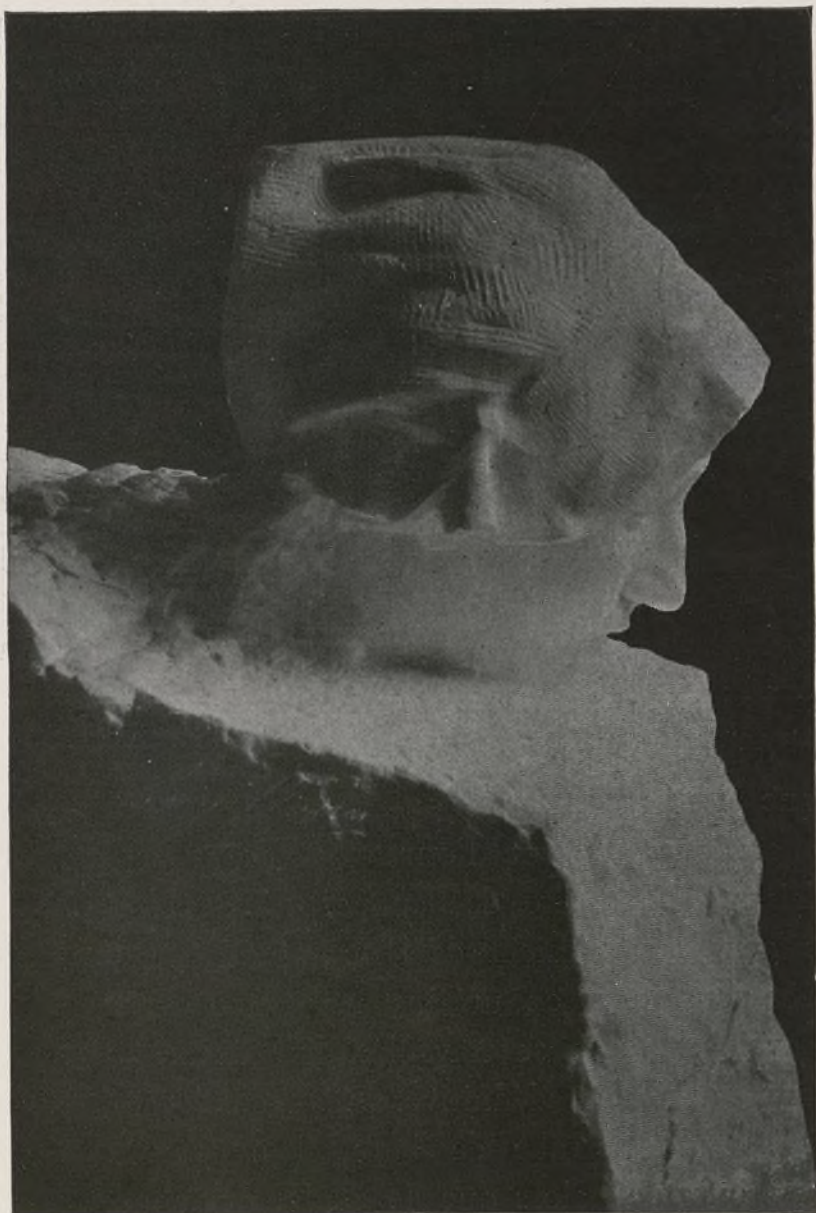
J.-E. Bulloz, phot.

LA PRIÈRE

marque, quoi qu'on en dise, dans l'histoire de l'art français. La leçon avait-elle portée? Toujours est-il que lorsqu'au Salon de 1904, apparut, dans le hall de la Nationale, le *Penseur*, l'opinion fut unanime à saluer l'œuvre, dont l'idée première se trouvait dans une des figures qui devait occuper le tympan de la *Porte de l'Enfer*, et que le maître avait extrait de son poème d'humanité pour l'isoler en un agrandissement monumental.

La statue, acquise par l'État fut essayée à la place qui lui est destinée devant le Panthéon. On sait qu'un fou vint un jour s'escrimer contre elle, en une fureur iconoclaste. Faut-il rappeler ce qu'est l'œuvre : L'homme, nu, est assis; il est charnu, puissant de muscles, solide de charpente; il a la force physique; un coup de son poing robuste assommerait un bœuf; et il exprime cependant cette chose impalpable, cette chose fugitive et tenace, faite des parcelles de notre raison, poussière de feu dont s'étoile notre cerveau, comme les

étoiles s'allument dans l'infini! Il pense! Il n'a plus conscience de la matière qui le porte; sa tête se courbe sous l'immense fardeau de l'idée, et de son coude droit, appuyé sur le genou gauche, il soutient son front où s'agite un monde, où s'agite la vie; sa jambe droite s'écarte sans volonté; sa main gauche pend vivante et inactive; toute sa ma-



Photographie Druet

LA PENSÉE

chine est arrêtée, silencieuse, parce que son autre machine, celle dont les ressorts nous échappent, celle qui nous anime et qui nous quittera est en fièvre. Mais à quoi bon essayer de commenter une œuvre pareille : elle est tellement du domaine essentiel de la sculpture — et cela grâce au génie du sculpteur — que les mots ne sont que des agents impuissants à en traduire l'auguste splendeur, la signification éternellement humaine.

VII

Je n'ai indiqué que les œuvres qui situent les étapes de la carrière de Rodin, ne pouvant donner aux autres l'étude développée qu'elles nécessiteraient. D'ailleurs, l'unité de cette carrière est telle qu'il est presque inutile, pour la bien saisir, de diriger sur une infinité de sujets l'intérêt qu'elle présente. Et pourtant, que de réflexions vous montent à l'esprit, devant



J.-E. Bulloz, phot.

L'AGONIE

les bustes de Rodin, ces bustes admirables d'hommes et de femmes, qui ont si peu de rapport avec les bustes dont l'armée s'aligne dans les salons; les bustes de Puvis de



Photographie Druet

LA PENSÉE



J.-E. Bulloz, phot.

MADAME R...

Chavannes, de Victor Hugo, de Legros, de Rochefort, de Guillaume, de Jean-Paul Laurens, de Dalou, de Falguière, où la pénétration de la pensée et du caractère se fait si



J.-E. Bulloz, phot.

BUSTE DE FEMME (Musée du Luxembourg)

intime, si exceptionnellement exacte; que de réflexions vous montent à l'esprit, devant la *Bellone*, devant le *Vase* de Sèvres, avec sa frise sculptée d'un effet si heureux, devant le *Génie de la Guerre*, devant les monuments du *Président Sarniento* et de *Bastien Lepage*, devant *Le Frère et la Sœur*, l'*Eternel Printemps*, *Orphée et Eurydice*, de la collection Yerkes, le *Songe de la Vie*, *Adam*, le *Poète et la Vie contemporaine*, de la collection Fenaille, la *Minerve*, l'*Enlèvement*, les *Baigneuses*, les *Bénédiction*s, les *Nuages*; devant les *Etudes de Mains*, terribles en leur crispation de volonté animale, etc. Il faut me résumer, et c'est dans la vision de toutes ces œuvres que je chercherai la formule générale pour synthétiser la signification de l'effort du maître. Rodin, ce n'est pas seulement le merveilleux contemplateur de formes, l'ouvrier surhumainement patient à découvrir dans la réalité les lois qui régissent la beauté idéale; ce n'est pas seulement la main inquiète qui tourmente la glaise pour y fixer l'impression fugitive de la chose

vue, dans son caprice de lignes, en une extraordinaire symphonie de rapports harmonieux; Rodin est une âme; c'est une âme penchée tendrement sur l'être, pour palpiter à toutes ses douleurs, pour avoir sa part de toutes ses angoisses; c'est une âme au regard profond, à l'oreille attentive, qui, au milieu de la rumeur colossale qui monte de la

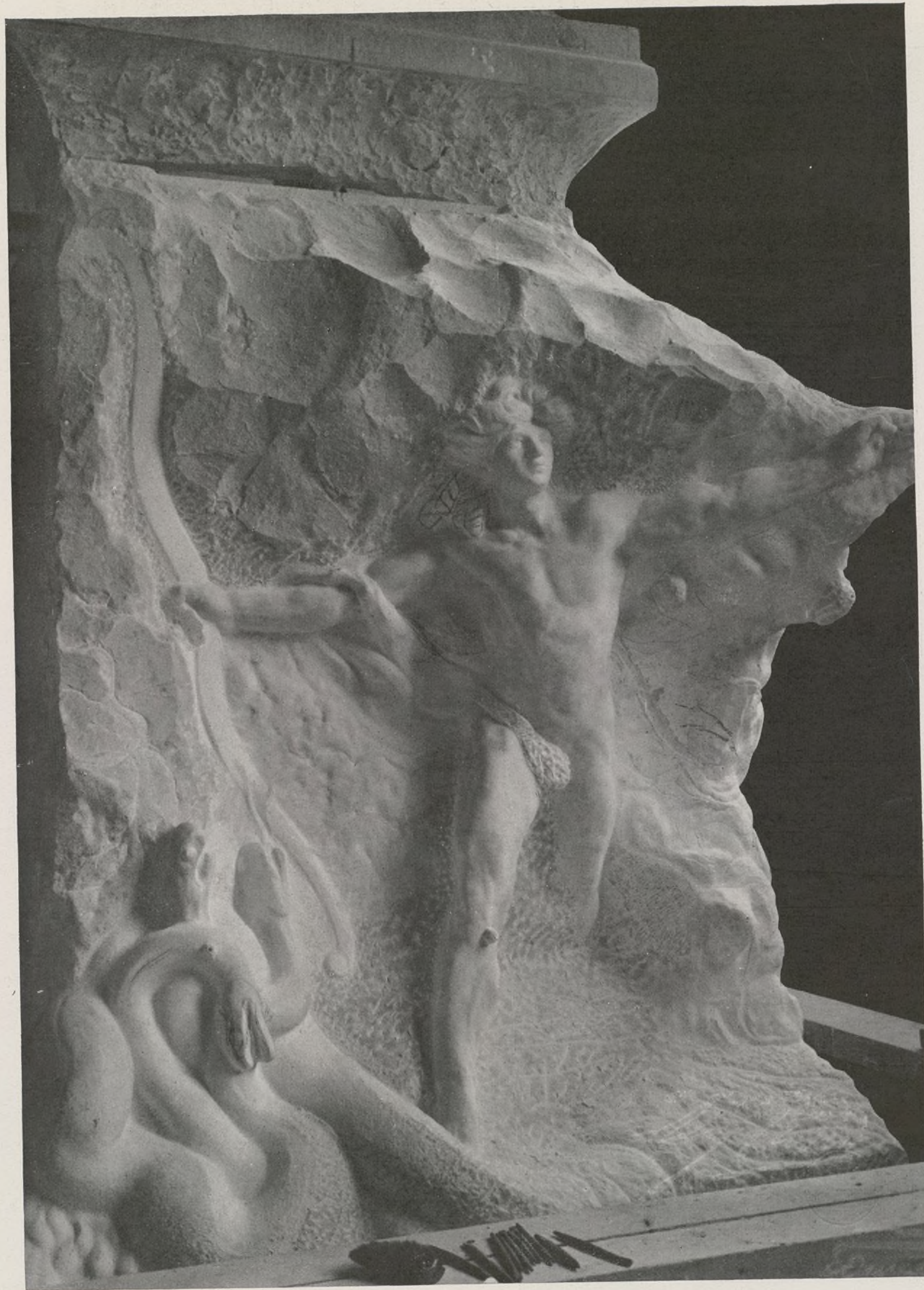


BELLONE

J.-E. Bulloz, phot.

vie collective, ausculte les passions de l'individu, isole et perçoit dans la tempête la petite voix perdue de l'agonisant, surprend dans la force brutale qui s'appelle l'amour; dans cette dynamique des organismes, par où les races se continuent et se renouvellent ou s'épuisent, surprend, dis-je, l'idylle aux divins mensonges, l'idylle où les sens croient vouloir, où l'acte le plus matériel peut être évocateur des plus pures aspirations, dans le domaine de l'idée, dans le jardin éternellement fleuri du sentiment.

S'il eût vécu au xiv^e siècle ou au xv^e, Rodin se serait recueilli dans l'imposante piété des nefs, et il aurait brodé de ses rêves d'humanité vivante les porches des cathédrales; aujourd'hui, ces grands actes de foi, inébranlables en leurs dentelles de pierre, ne sont plus de mode; mais les artistes qui ont la foi, la foi esthétique, si proche de la foi religieuse, existent encore, et Rodin est un de ceux-là, le plus complet, le plus admirable. Il a donné toute sa carrière, toute sa



Photographie Druet

APOLLON ÉCARTANT LES NUÉES (Socle du Monument Sarriento)

pensée, tout son génie à écrire dans la matière, le robuste poème de la vie; il en a dit les enthousiasmes et les détresses, les sommets et les abîmes, les épopées sublimes et les anecdotes qui sont comme des trêves, ou seulement comme une ponctuation dans l'énorme bataille des siècles; il a été tour à tour, suivant l'inspiration du moment, gai ou triste, emporté ou douloureux, passionné ou raisonneur, violent et brutal, cu attendri et souriant; il a montré l'homme dans son devoir de virilité sociale, la femme dans sa mission de tendresse et de dévouement, et dans le tribut qu'il lui faut payer à la géhenne d'ici-bas; et partout, et toujours il a été au-dessus de la commune puissance, il a été lui-même. Ce qu'il a rêvé, ce qu'il a conçu, ses mains vaillantes l'ont enfanté, comme il l'avait conçu, comme il l'avait rêvé; il a vêtu du symbole réalisé de la forme, des idées simples, que tout le monde peut avoir, mais qu'il lui appartenait de synthétiser, afin de les

dire par le geste et le mouvement, plus complètement peut-être que le langage artificiel des mots ne le saurait faire; la



Photographie Druet

JEUX DE TRITON ET SIRÈNE



Photographie Druet

BAIGNEUSE

pitié, la tendresse, la charité de soi, l'abnégation, l'amour, la constante foi dans une force issue de la chair et capable cependant de nous envoler, comme d'un coup d'aile, vers l'idéal, il a chanté tout cela, avec une magnificence d'imagination et une audace de doigté que nul avant lui n'avait encore manifestées; il se dégage de toutes les passions par lui concrétées, une éloquente leçon du devoir humain; tant pis s'il est encore des cervelles closes, pour n'en point mesurer la portée. Il y aura toujours assez d'âmes sincères pour se tourner vers l'illustre pétrisseur de glaise, et lui crier leur dévotion et leur gratitude!

D'autant que cet homme qu'on a voulu un temps imposer comme un révolté est celui qui nous ramène le mieux à la compréhension et au culte de l'art antique, celui de la Grèce, et non celui des pasticheurs romains; il a renoué avec une tradition, que d'autres revendiquent sans s'apercevoir que l'esthétique qu'ils professent est en opposition flagrante avec l'esthétique des antiques. Quand on examine les merveilles de



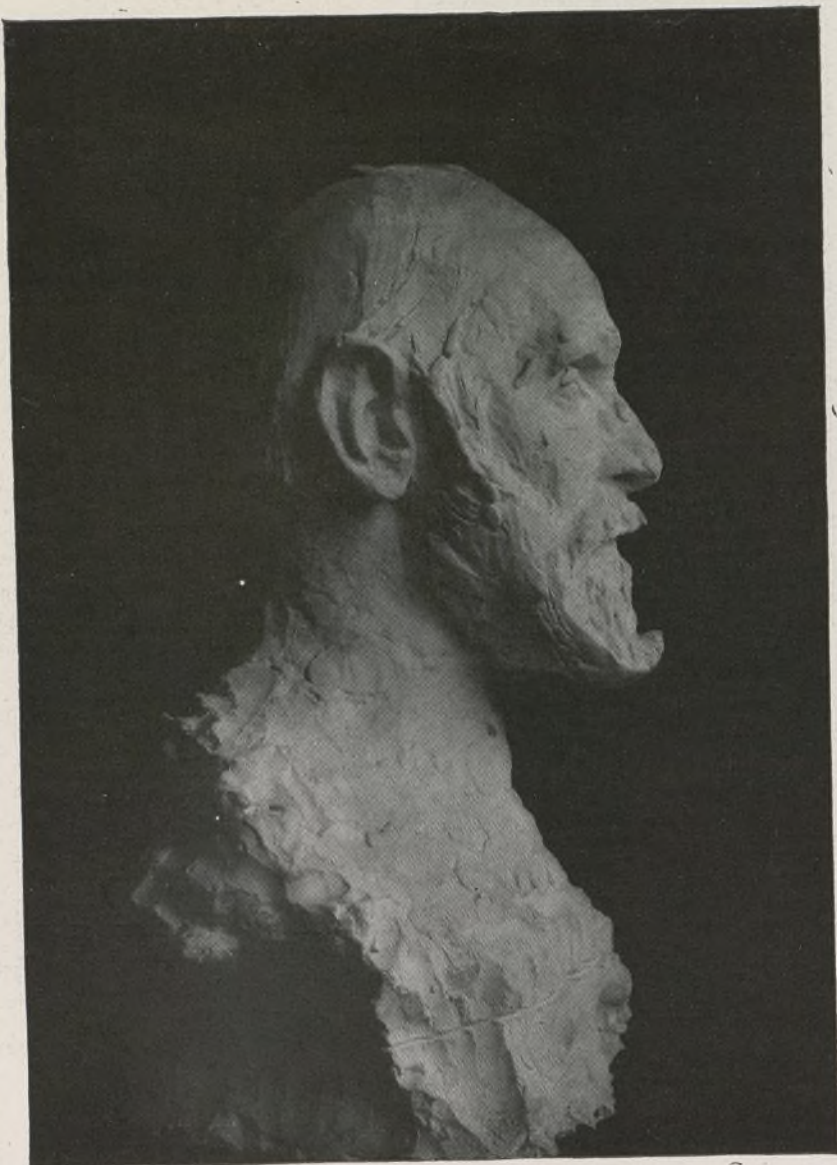
Photographie Druet

FRÈRE ET SŒUR



J.-E. Buloz, photo

L'AMOUR QUI PASSE



I.-E. Bulloz, phot.

EUGÈNE GUILLAUME

la statuaire grecque que Rodin conserve dans son musée privé du Val-Fleuri, et les œuvres de lui qui sont dans l'atelier voisin, on a la sensation parfaitement nette que le grand artiste n'a pas cherché autrement que ses glorieux ancêtres, le verbe de

Nature elle-même. Il y a dans cette tête la vigueur, la santé, une santé étonnante même, et une force prodigieuse. Ce serait une erreur de lui appliquer les termes convenus de joliesse, de charme; cela peut se dire de nos sculptures modernes, mais non de



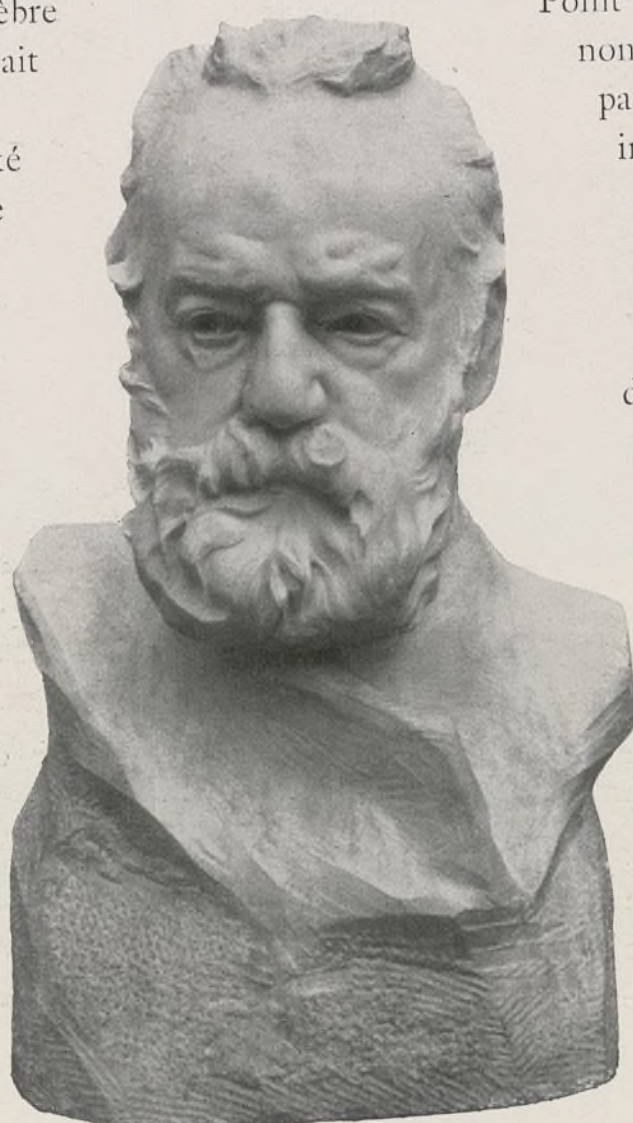
Photographie Druet

APPEL AUX ARMES

l'immuable beauté. Il a dit, d'ailleurs, en des lignes enflammées, publiées par le *Musée*, au sujet de la célèbre *Tête* de la collection Warren, quel viatique avait été pour lui la communion de l'art grec.

« L'Antique, dit-il, est pour moi la beauté suprême : c'est l'initiation à la splendeur infinie des choses éternelles ; c'est la transfiguration du passé en un vivant éternel. Ces Grecs nous prennent par la main, ils nous font sentir la beauté des formes, l'élément sacré qui est dans cette beauté ; ils nous montrent par leur exemple qu'il ne faut pas être appelé inutilement à la fête de la Vie ; leurs marbres sont les messagers divins qui nous enseignent notre devoir. Et c'est pourquoi je m'approche le dimanche de la

Samothrace, j'en ressens une jeunesse éternelle, une inspiration de bonheur : n'est-il pas de la



Photographie Druet

VICTOR HUGO

dernière utilité de venir la voir régulièrement ? Ces marbres m'adressent au passage un réconfort, un conseil, une jouissance, et mon cœur, avec joie, s'embrace de ces merveilles.

» Cette joie, je l'ai goûtée, pleinement et profondément goûtée, en contemplant au Burlington cette admirable tête aussi forte et aussi vivante que la

L'Antique dont les caractères essentiels sont la force et la santé. Point de vague non plus dans cette physi-

nomie-là : c'est au contraire d'une netteté parfaite, mais en même temps d'une douceur infinie dans le reçu de l'impression, douceur qui vient du seul modelé et qui peut à tort faire croire à du vague. Et c'est bien là ce qui prouve qu'il faut être du métier pour juger l'Antique, que ses chefs-d'œuvre ne peuvent pas être contrôlés par des administrateurs fort honorables d'ail-

leurs, mais pas du tout modeleurs et forcément étrangers à cette sensibilité-là. Or, l'auteur de ce buste était évidemment en même temps un fort et un sensible, d'une sensibilité exquise : d'ailleurs on n'obtient pas la grâce sans avoir la force profondément ; la grâce n'est qu'une déclinaison de la vigueur ; et l'ensemble est acquis par la mise au point des rapports. L'immense qualité de la Nature étant précisément

la vigueur unie à la grâce, elle

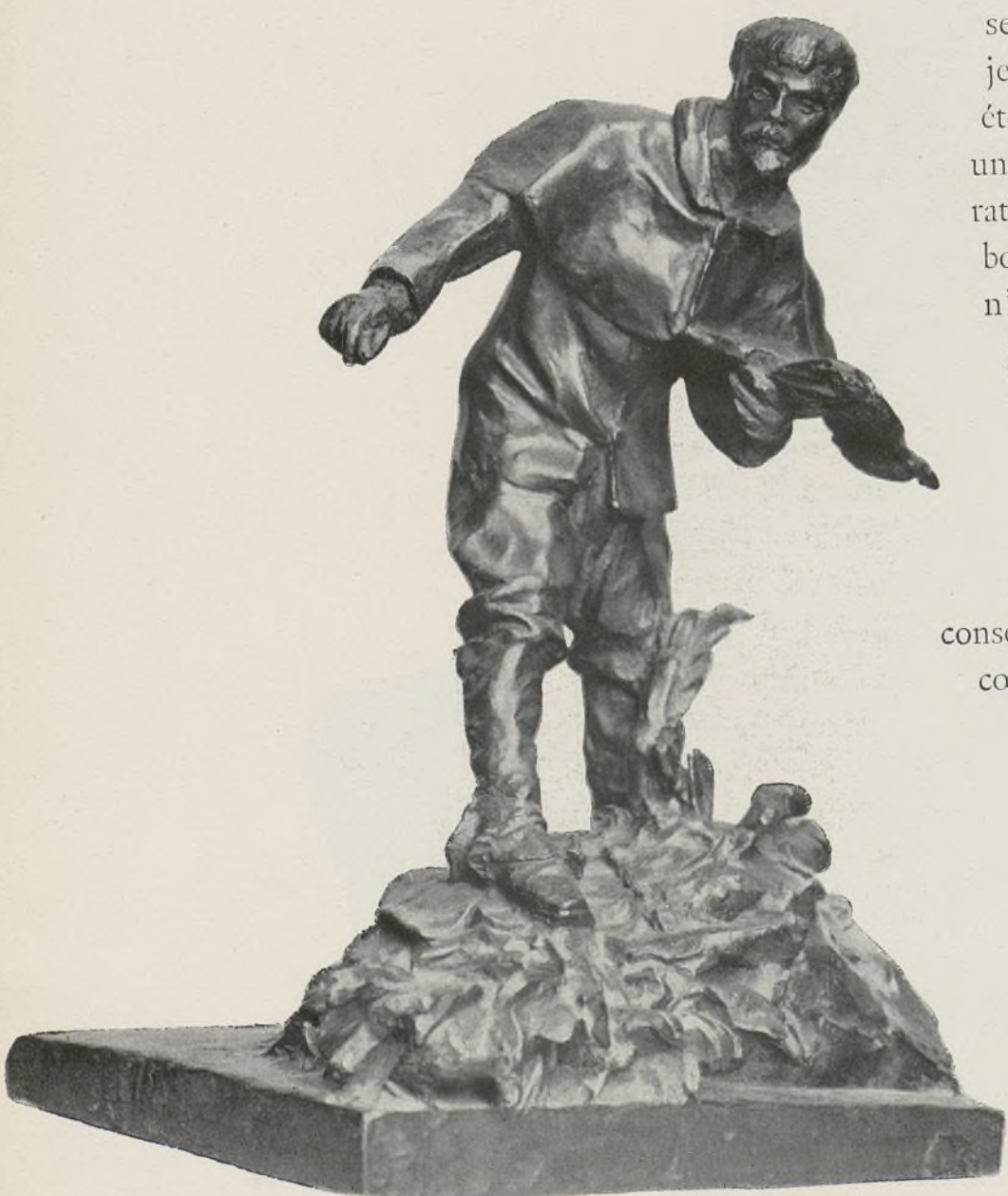
peut se définir : le balancement parfait des volumes et des poids. Cherchant partout, toujours et en tout l'équilibre, la Nature ne l'obtient que par des oppositions de volumes. L'artiste doit faire de même, et la figure réussie est un balancier ; ce buste répond à cette définition ; il est un point d'arrivée magnifique, une résultante prodigieuse.

» Grâce à lui j'ai compris Praxitèle, moi qui croyais que



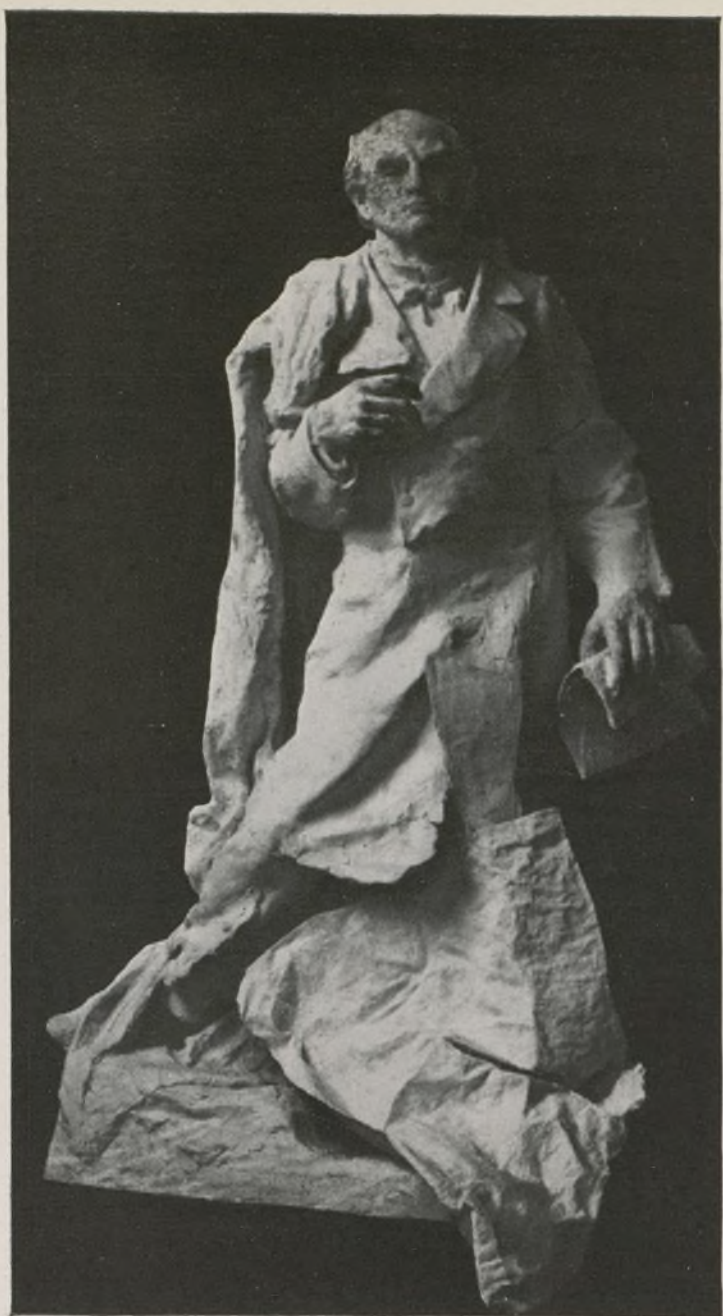
I.-E. Bulloz, phot.

MADAME R



Photographie Druet

PROJET DE MONUMENT A BASTIEN LEPAGE



Photographie Druet

PROJET DU MONUMENT SARNIENTO

FIGARO ILLUSTRÉ

le Parthénon était le summum de l'art et, qu'à côté de cette haute sculpture, toute autre tombait dans la déchéance ! Mais quelle âme immortelle a donc ici soumis la pierre ? On ne saurait trouver de mots pour qualifier ce buste qui nous a donné l'immense bonheur

plation me procure le bonheur de ces heures solennelles à partir desquelles désormais l'Antique vous parle toujours ; et comme est douce la dernière heure de la nuit avant le jour, ainsi est exquisément douce leur approche. »

Qui-conque aura

d'arriver jusqu'à nous intact, tel que l'artiste disparu l'a enfanté et l'a voulu. La géométrie, cette qualité divine, est entrée en lui avec un tel naturel, et les qualités multiples y sont tellement modelées ensemble et intimement fusionnées que la merveille a une respiration fraîche de santé et de vie heureuse.

» J'ai sa sœur chez moi, venant non de Chios, comme celle-ci mais de Rhodes, et ce simple fragment a situé ma vie, assuré ma tranquillité et rendu mon désir. Et heureux d'approcher ainsi l'Antique pour l'admirer davantage en le voyant grandir sans cesse, j'y retrouve chaque jour cette même bouche exquise et ce divin équilibre.

» Oui, l'Antique est la grande leçon, la pure source de vie à laquelle on ne boit pas assez, parce que les incompréhensifs en l'interprétant inexactement ont troublé son onde vivifiante, et, croyant le faire aimer par décret, ont simplement livré à la solitude les galeries du vieux Louvre en rendant froid et morne cet art de vie, de joie et de santé.

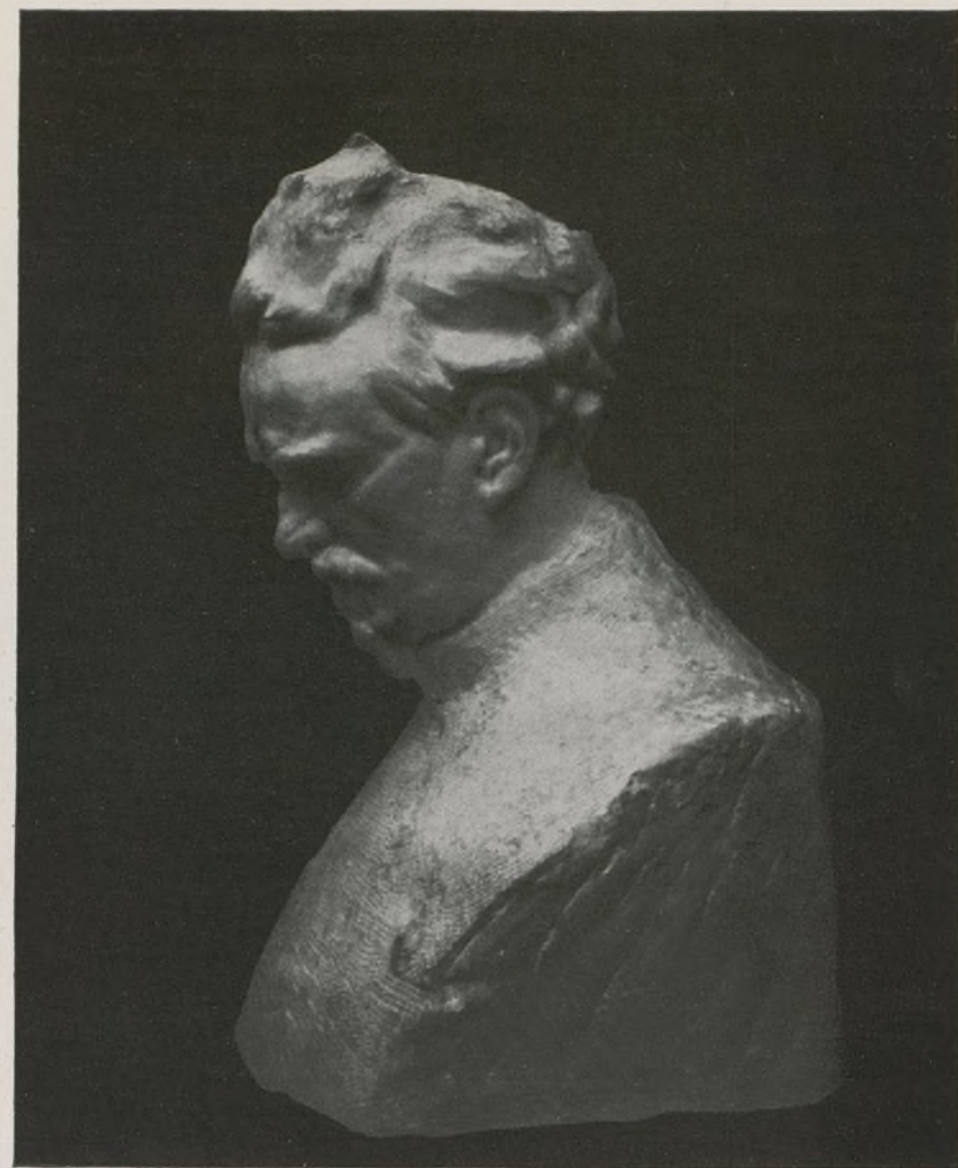
» Aussi chez moi j'ai des fragments de dieux pour ma jouissance quotidienne : ils sont la bénédiction de ma vie fervente et leur sensualité divine toute vibrante de joie voit se dresser chaque jour devant eux ma vivante admiration. Leur contem-

plation me procure le bonheur de ces heures solennelles à partir desquelles désormais l'Antique vous parle toujours ; et comme est douce la dernière heure de la nuit avant le jour, ainsi est exquisément douce leur approche. »

Qui-conque aura lu ces lignes de lui, devra désormais comprendre Rodin dans la plénitude de sa conception. Il me semble que dans des siècles, lorsqu'on verra surgir de la poussière des civilisations mortes, un fragment d'une œuvre de Rodin, les curieux d'alors auront une sensation adéquate à celle qui nous émeut devant les reliques sacrées de l'art antique.

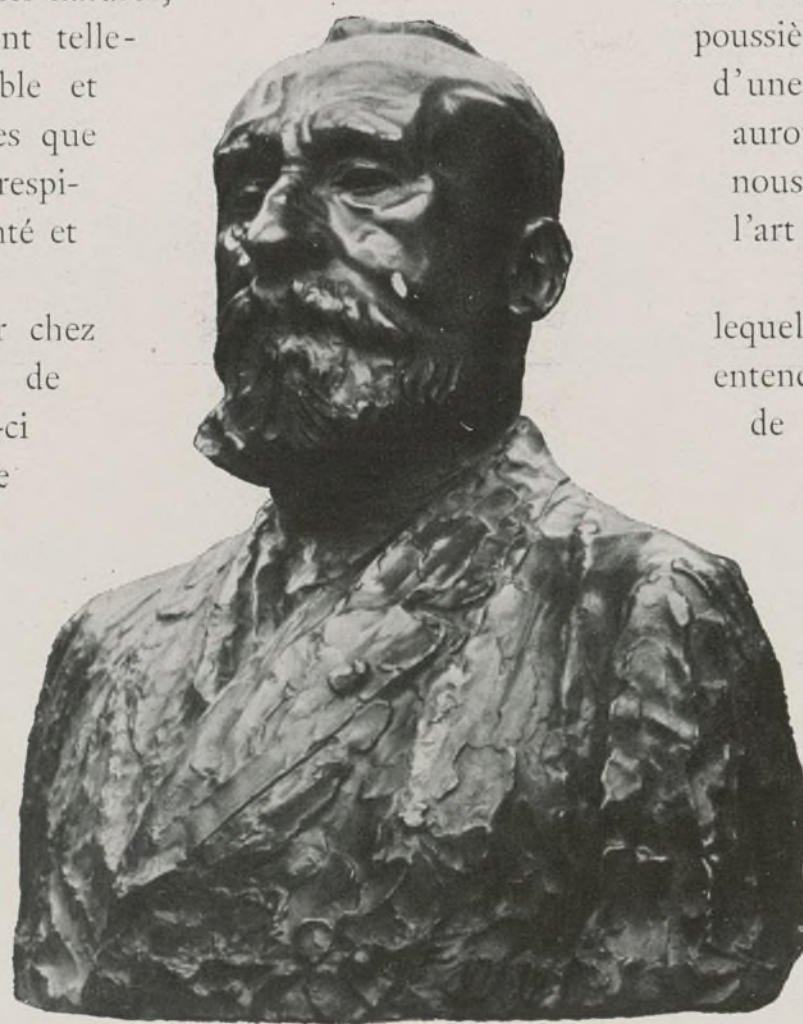
Et par art antique, cet art devant lequel Rodin incline sa méditation, il faut entendre l'art grec portant en lui un reflet de vie, une palpitation d'humanité, ainsi qu'en évoque la lecture de Lucien, de Plutarque ou d'Hérodote. Il ne s'agit pas d'une antiquité figée dans une monotone convention, où l'on devine l'artisan employé à déformer le modèle original ; il s'agit de l'antiquité, dont chaque découverte nouvelle, due aux laborieux conducteurs de fouilles, nous permet de mieux déchiffrer l'idéal élevé. Lamenais qui avait compris tout cet effort de l'art grec vers le beau absolu, a dit en une page qu'il faut relire :

« La sculpture grecque manifeste tout ensemble la beauté idéale et la beauté physique, l'imposante majesté, l'élégance exquise, la noblesse et le mouvement passionné. Sous la forme humaine, ravissante de grâce, de grandeur, d'harmonie, on découvre le Dieu, et le Dieu, ce fut l'homme encore, non l'homme imparfait que nous voyons, dans cette infinie région des ombres, passer sous nos yeux en fuyant, mais l'homme dépouillé des conditions de



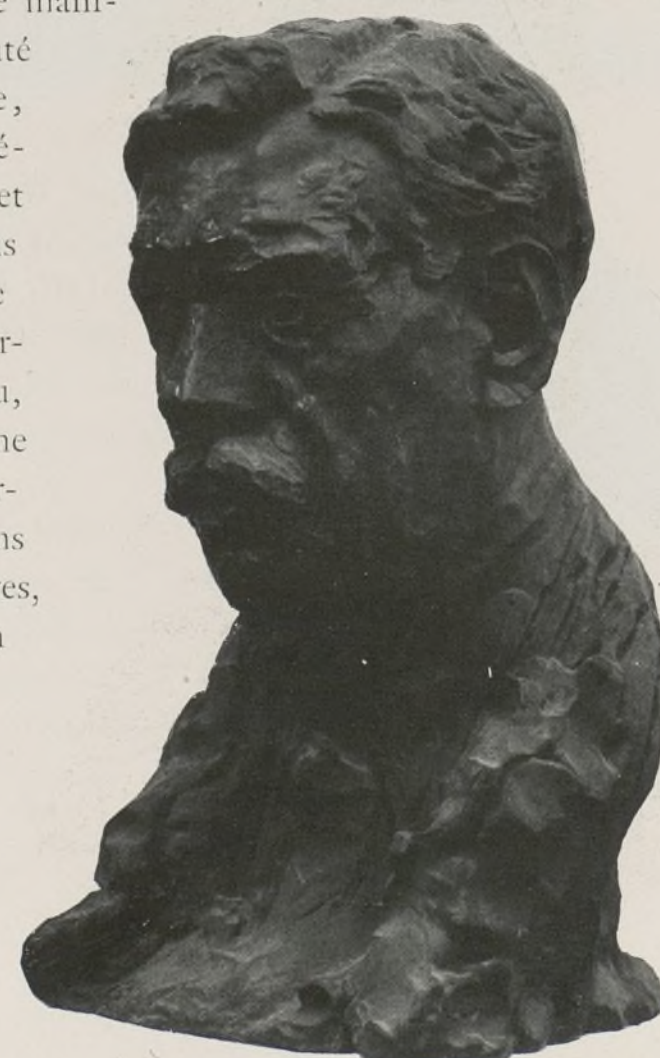
J.-E. Bulloz, phot.

HENRI ROCHEFORT



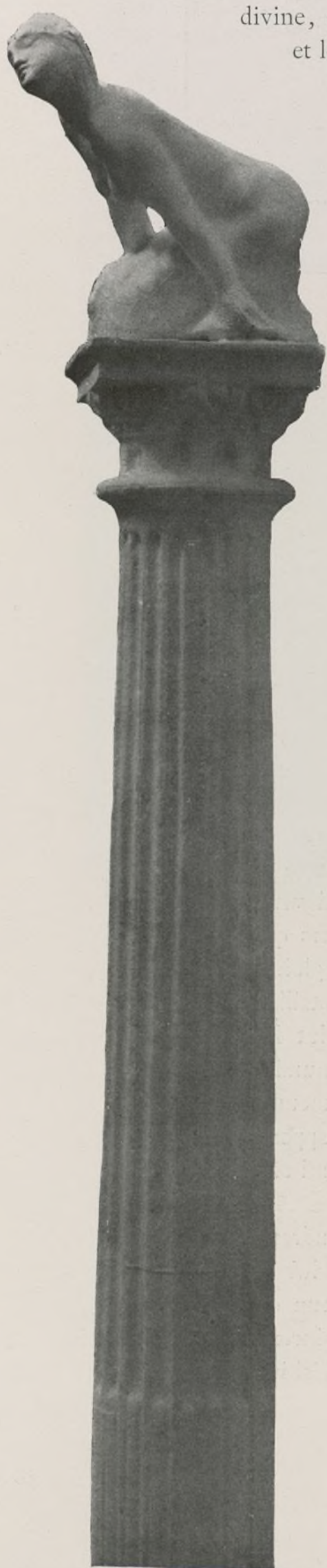
J.-E. Bulloz, phot.

PUVION DE CHAVANNES



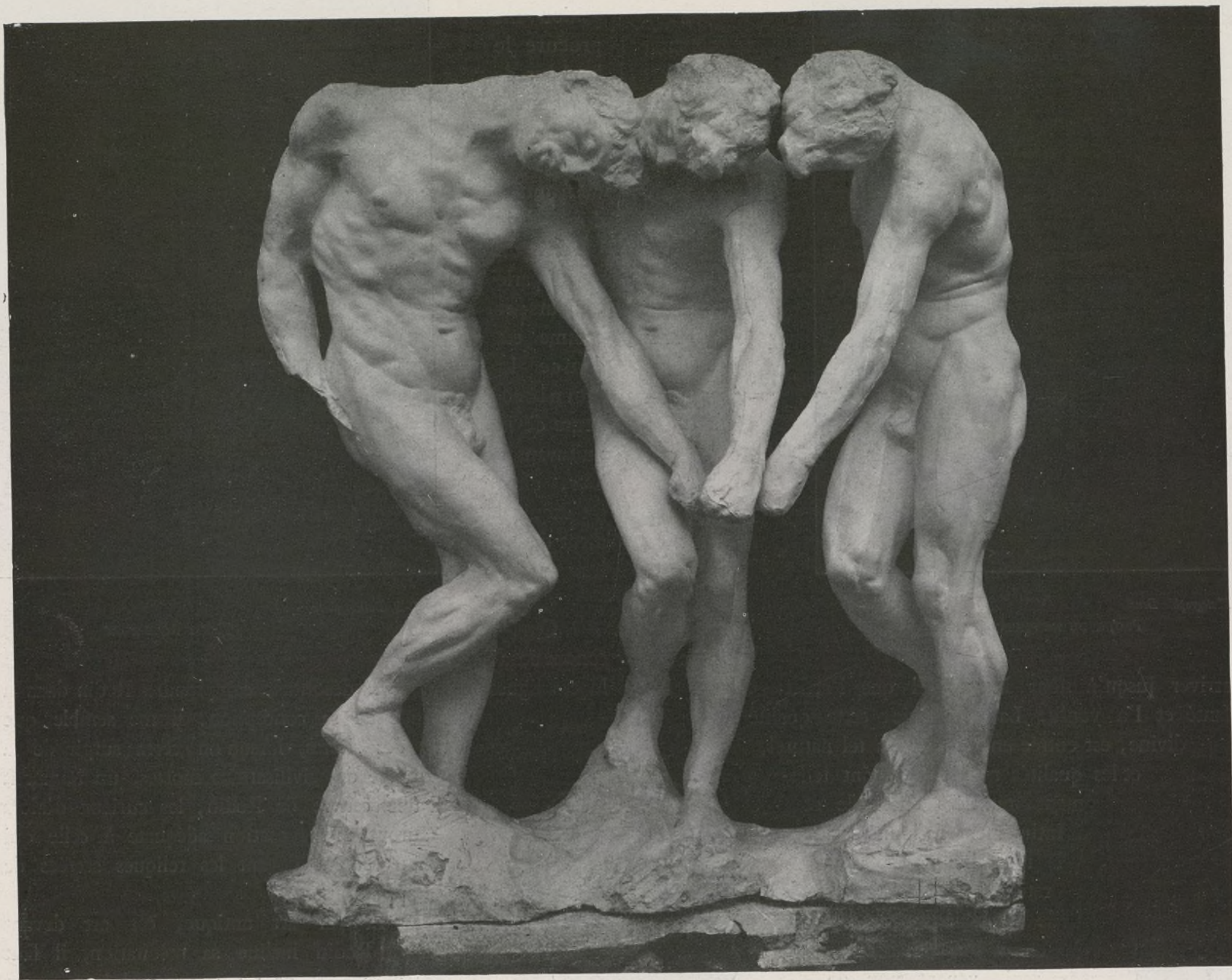
J.-E. Bulloz, phot.

FALGUIÈRE



J.-E. Bulloz, phot.

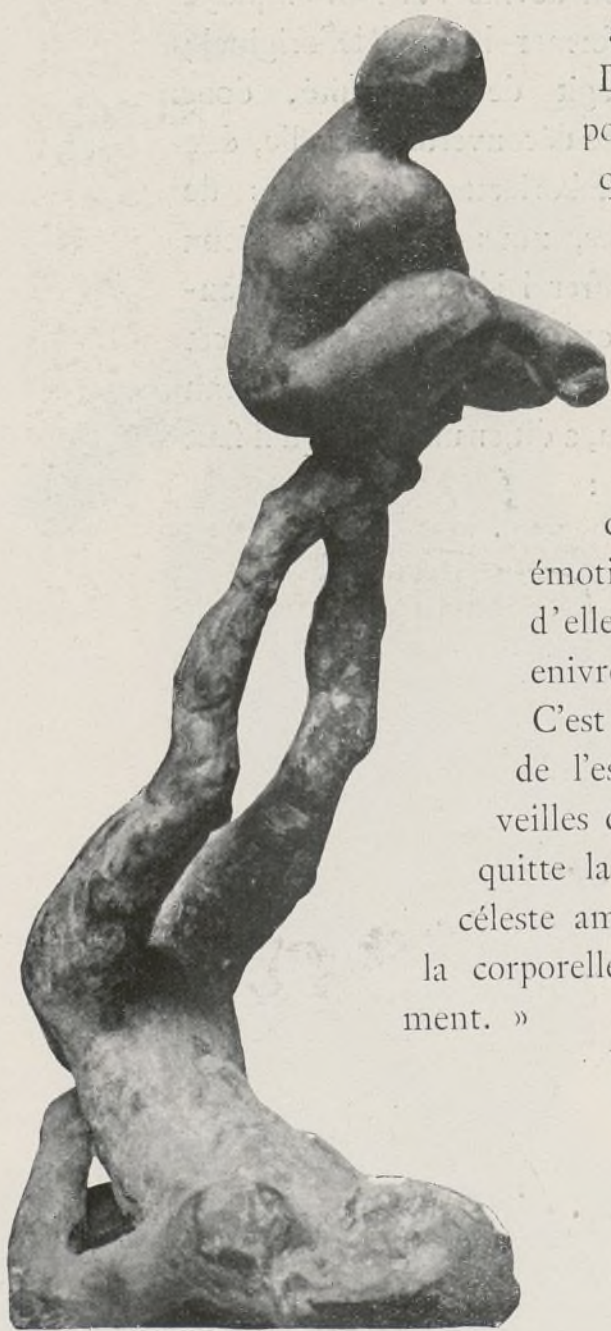
SIRÈNE A LA COLONNE



J.-E. Buloz, phot.

LES OMBRES (Porte de l'Enfer)

sa mortalité, l'homme qu'au-dessus des temps, la pensée contemple dans son exemplaire éternel. De là, cette vie intarissable qui coule à flots dans le marbre et le bronze. De là, ces souffrances dont on ne pourrait supporter le spectacle réel, et qui, devenues celles du Laocoon ou du Cimbre mourant, au lieu de repousser vous attirent par un charme indéfinissable. De là, enfin, la nudité chaste, ces formes parfaites qui, sans autre voile que leur beauté pudique elle-même, n'excitent aucune émotion sensuelle, ne laissent s'exhaler d'elles aucune vapeur qui trouble et enivre, qui ternisse la pureté du regard. C'est que la chair n'est que l'enveloppe de l'esprit; c'est qu'à la vue de ces merveilles de l'art, la pensée déployant ses ailes, quitte la terre et s'envole, transportée d'un céleste amour, vers le modèle idéal que reflète la corporelle image, et se fixe en lui uniquement. »

Photographie Druet
JEUX DE FAUNE ET DE NYMPHE

Y a-t-il dans ces lignes si éloquentes, un seul mot qu'on ne puisse appliquer à l'œuvre de Rodin? J'en doute, et je pense qu'il est de notre devoir à tous d'insister sur la parenté indéniable qui

unit le maître contemporain aux glorieux ancêtres de l'art antique.

Mais il me faut achever, et je n'ai plus la place nécessaire pour parler des dessins de Rodin, ces dessins dont la signification doit échapper à la foule, et dont l'écriture sommaire ne doit être comprise que de ceux qui ont étudié son œuvre de sculpteur, et se sont pénétrés des caractères et du verbe de son esthétique.

Rodin n'est pas qu'un producteur ordinaire dans notre temps; il a provoqué ce fanatisme inexprimable, selon le mot de Balzac, que produit en nous le long enfantement d'une grande œuvre; et ce qu'il faut redouter pour lui, maintenant, c'est l'admiration aveugle et bruyante des snobs, qui l'accablaient autrefois de leurs sarcasmes vains et de leurs sots dédains.

Pour ne pas faire mentir le vieil adage qui veut que nul ne soit prophète en son pays, ce sont les étrangers qui ont fait brûler devant le maître le premier encens de gloire. Il avait bien rencontré en France ces admirateurs qui bataillèrent pour lui, qui le soutinrent dans la lutte qu'il lui fallut livrer pendant d'implacables années; mais à quelles murailles il se heurtait! De quelles pierres aiguës son pied se meurtrissait sur l'âpre chemin du succès! De quels obstacles, supposés infranchissables, on se plaisait dans les sphères semi-officielles, à arrêter l'essor de sa foi émancipatrice!

Alors qu'il était encore contesté à Paris, Londres l'acclama, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Belgique lui firent fête. Alors, il se fit dans le public une évolution: ceux qui riaient, parce qu'ils croyaient de bon ton de rire, devinrent sérieux: l'écho des triomphes d'au-delà de nos frontières déchira le nuage



J.-E. Bulloz, phot.

LES BOURGEOIS DE CALAIS

Reproduction interdite

Ayuntamiento de Madrid



Photographie Druet

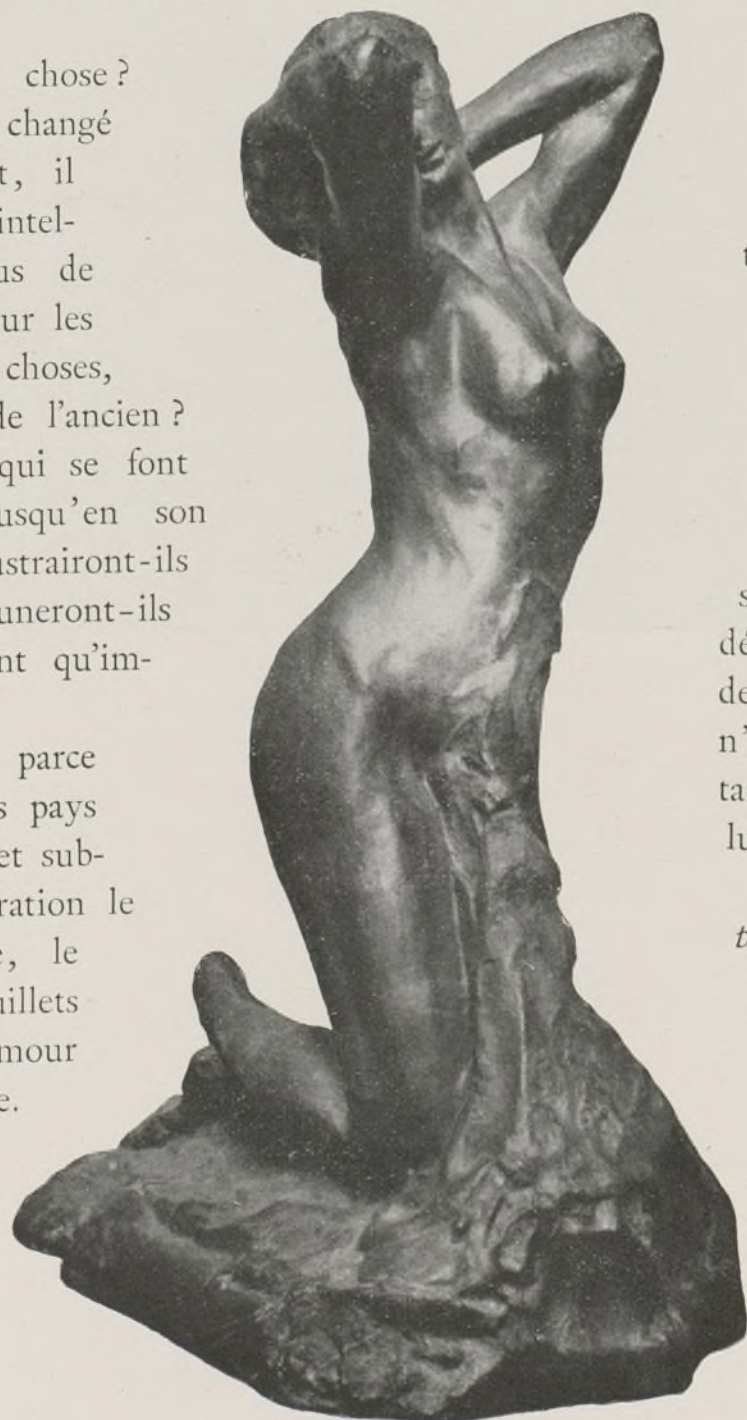
LES PREMIÈRES FUNÉRAILLES

qui voilait leur intellect, et subitement ils percurent la beauté là où ils ne la soupçonnaient pas l'instant d'avant.

S'était-il donc passé quelque chose ? Y avait-il donc quelque chose de changé à la surface du globe ? Nullement, il n'y avait qu'un peu plus d'effort d'intelligence pour certains, un peu plus de bonne foi et de complaisance pour les autres. Mais avec le nouvel état de choses, Rodin n'aura-t-il pas des regrets de l'ancien ? Tous ces admirateurs improvisés qui se font un devoir de l'aller relancer jusqu'en son pavillon du Val-Fleuri, ne le soustrairont-ils pas de son œuvre, ne l'importuneront-ils pas de leur verbiage aimable autant qu'impondéré ?

Le maître saura s'en défendre, parce qu'il sent venir à lui, de tous les pays civilisés, des sympathies confiantes et subjuguées, et aussi parce que l'inspiration le talonne et le sollicite sans trêve, le forçant à ajouter de nouveaux feuillets à cette bible de la Vie, de l'Amour et de la Beauté qu'est son œuvre.

Il semble d'ailleurs avoir mis en pratique cette pensée de Balzac :



Photographie Druet

L'ÉVEIL

« Si l'opinion ne donne pas le talent, elle le gâte toujours... »

L'opinion d'un artiste doit être la foi dans ses œuvres... et son seul moyen de succès, le travail, quand la nature lui a refusé le feu sacré. »

Le feu sacré, nul plus que lui ne le possède ; toute sa carrière est là pour en témoigner. Et je termine.

Quand l'art atteint à une telle hauteur, à une telle magnificence ; quand l'idée, synthèse superbe, trouve, pour se faire interpréter, une main si extraordinairement assurée ; quand la matière obéit au cerveau avec cette incomparable souplesse ; quand une volonté se manifeste par un effort pareillement décisif, définitif, comment cela s'appelle-t-il ? Que dit-on de Michel-Ange, de Donatello, de Houdon ? Il n'y a que le mot génie qui puisse résumer tant de force unie à tant de passion ; tant de lumière employée à tant de pensée !

« Le génie, a écrit Guyau, s'occupe des possibilités encore plus que des réalités ; il est à l'étroit dans le monde réel, comme le serait un être qui, ayant vécu jusqu'alors dans un espace à quatre dimensions, serait jeté dans notre espace à trois dimensions. Aussi le génie cherche-t-il sans cesse à dépasser la réalité, et nous ne nous en plaignons

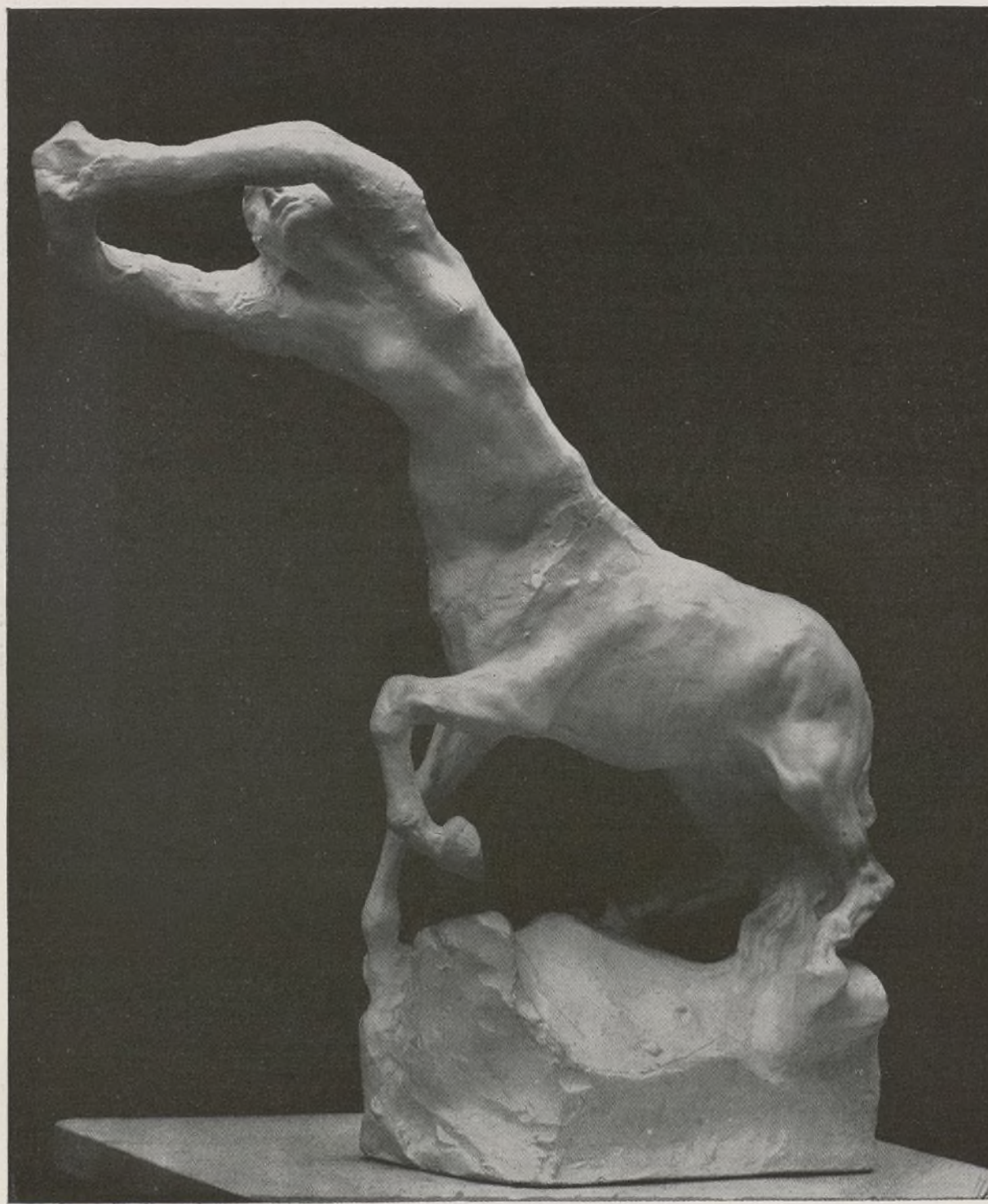
pas ; l'idéalisme alors, loin d'être un mal, est plutôt la condition même du génie, seulement, il faut que l'idéal conçu, même s'il n'appartient pas au *réel* coudoyé chaque jour par nous, ne sorte pas de la série des *possibles* que nous entrevoyons : tout est là. On reconnaît le vrai génie à ce qu'il est assez large pour vivre au delà du réel, et assez logique pour ne jamais errer à côté du possible. »

« Vivre au delà du réel, ne jamais errer à côté du possible », voilà la définition même de la loi sur laquelle Rodin a réglé son œuvre d'inspiration géante.

Enfin, une dernière considération s'impose à nous : le maître, dont il est permis de parler ainsi, n'a pas seulement accompli sa mission d'artiste : il a amplement satisfait à sa mission sociale. C'est un principe depuis longtemps reconnu qu'il y a dans les arts l'âme des forces vives de l'équilibre gouvernemental. Les Grecs d'autrefois voulaient que tous les jeunes gens, de naissance libre, fussent initiés à la culture des beaux-arts, et dans le parallèle entre Thémistocle et Epami-

nondas, on tenait compte à celui-ci d'avoir possédé un talent que n'avait pas celui-là, talent qui nous semblerait assez frivole de nos jours ; celui de s'accompagner de la lyre en chantant. Goethe, frappé des inconvénients qui résultent pour les études de l'ignorance artistique, habituelle aux représentants du pouvoir, disait souvent : « L'homme parle trop ; il devrait dessiner davantage. » L'artiste qui force le peuple à communier sous les espèces de l'idéal, a donc éveillé dans l'émotion artistique, l'émotion sociale ; il a provoqué la stimulation sympathique qui unit à lui le public, comme l'aimant attire le fer ; et nul plus que Rodin n'a contribué depuis trente ans, à grandir, selon le mot du philosophe, la vie individuelle en la faisant se confondre avec une vie plus large et universelle. » Il a produit, je le répète, une émotion esthétique d'un caractère social, et ce mérite rare, n'eût-il que celui-là, devrait lui assurer un juste tribut de gratitude nationale.

L. ROGER-MILÈS



J.-E. Bulloz, phot.

CENTAURESSE

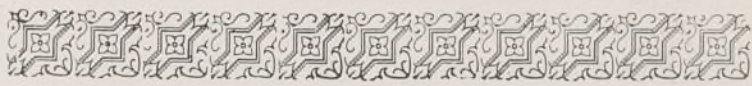
sensibilité à envelopper le paysage d'une atmosphère où l'on se sent à l'aise pour respirer.

L'exposition des aquarelles de Franc Lamy n'est pas de celles qui s'ouvrent et qui se ferment sans laisser de traces dans l'esprit de ceux qui les vont visiter. Cette exposition marquera une date dans l'histoire de l'art français. Le peintre a renouvelé l'aquarelle, et il faut le louer d'avoir attendu que son effort fût complètement accompli pour donner à la manifestation dont il est l'objet, le retentissement qui en fera un acte notablement utile.

* *

A la galerie Druet, M. Francis Jourdain a réuni soixante études peintes, où il raconte simplement ce qu'il a vu. Ce sont des notations sommaires, encore que très justes, de jardins à Fontainebleau et de boutiques bariolées à Paris et à Marseille. Il faut regarder la *Petite Papeterie aux Ternes*, la *Boutique verte*, les *Fenêtres de Pauvres*, les *Petites Baraques*, l'*Epicerie des Gourmets*, le *Peintre en lettres*, le *Bain des Catalans*, etc., M. Francis Jourdain est intimiste à sa façon; il voit les choses les plus ordinaires et il se surprend à s'en émouvoir: c'est cette émotion qu'il se plaît à nous communiquer avec ses précieuses qualités de coloriste et son procédé de synthèse, parfois schématique. Intéressante exposition d'un artiste maintes fois signalé dans les multiples salons annuels.

L. ROGER-MILÈS



Les Livres

LE BOUQUET DE MAUVAISE HERBE, PAR EUGÈNE BELVILLE; H. Floury, édit. ♦♦♦♦ LES LIONS, PAR PAUL ADAM ♦♦♦♦ LE VOYAGE DE SPARTE, PAR MAURICE BARRÈS ♦♦♦♦ ARCHIPEL, PAR PIERRE LOUYS ♦♦♦♦ VIEILLE ALLEMAGNE, PAR FERDINAND BAC ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

M. Eugène Belville n'est pas seulement un artiste de valeur, ayant une conception originale de ce que doit être l'art décoratif; il est également un poète délicat, et son *Bouquet de mauveuse herbe* renferme de fort jolies pièces, présentées en un luxe délicieux de typographie et d'enchantement. Il nous raconte des aspects de Paris, avec les types rencontrés, et cela en des vers faciles, spirituels et mouillés parfois d'une douce émotion. Un charmant recueil que les bibliophiles placeront sur le rayon des livres précieux.

* *

M. Paul Adam m'a expliqué lui-même dans la belle lettre qu'il m'écrivit l'automne dernier le sujet qu'il a entendu traiter dans le roman: *Les Lions*: « Je veux disais-il montrer les perturbations et les métamorphoses déterminées dans une province somnolente par l'apparition soudaine du concept Force que symbolise l'arrivée d'un cirque avec ses fauves et leur dompteuse. »

Tel est le sujet du roman *Les Lions*. Il est traité en une « simple et naïve histoire ». Ce sont les expressions mêmes de l'auteur et elles sont justes en ce sens que l'œuvre, dans sa fougue, dans son ampleur et dans sa profondeur est accessible à tous et que le grand public en pourra très aisément goûter et comprendre le lumineux symbolisme. C'est un livre saisissant et jamais la souplesse de ce beau talent ne s'est montrée avec plus d'éclat, d'éloquence et de brio que dans cette peinture des mœurs d'une petite ville de province paisible transformée tout à coup en une fournaise et traversée par une flamme d'épopée.

* *

M. Maurice Barrès fit son entrée sous la Coupole avec *Le Voyage de Sparte*, un livre qu'il nous annonçait

l'automne dernier comme *Le Voyage en Grèce d'un Ignorant*. Si vraiment M. M. Barrès est aussi ignorant qu'il le veut faire proclamer, il faut avouer qu'il sait parer son ignorance d'une grâce sans seconde. Avec lui, j'ai parcouru les champs de l'Attique et de Lacédémone et j'ai éprouvé l'émotion intense du Lorrain qui devant la majesté de l'Acropole ne peut se défendre de songer à la petite flèche de Domrémy. Le livre est rempli de grâce, inspiré d'une pensée profonde et paré de la magie d'un style merveilleux.

* *

C'est un événement que l'apparition d'un livre de M. Pierre Louÿs, car l'auteur d'*Aphrodite* ne se prodigue pas. Voilà tout près de cinq ans qu'il ne nous avait rien donné, fidèle à une discrétion dont il se fait gloire.

Son dernier livre, dont les épreuves, nous a-t-il dit, étaient depuis plus d'un an sur sa table: *Archipel*, est une œuvre curieuse, diverse, où se coudoient et se heurtent les questions et les genres les plus différents. Et ce qui donne à ces chapitres épars la cohésion et la force d'un livre c'est que partout on y trouve la perfection d'un style ciselé par un orfèvre incomparable. Poète, philosophe, conférencier, qu'il parle lui-même ou fasse parler Nephelîs, la belle égyptienne, ou Berthe, la petite ouvrière du faubourg, M. Pierre Louÿs trouve avec une sûreté sans égale le mot efficace et le rythme évocateur.

* *

La littérature française a fait une recrue inattendue en la personne de M. Ferdinand Bac, le charmant artiste, dont le nom jusqu'ici ne suscitait à la pensée que ces frivoles images de petites femmes, ces légers tableaux de la vie de Paris, que depuis des années, nous sommes accoutumés à déguster.

M. Ferdinand Bac a narré dans *Vieille Allemagne* le voyage d'un amoureux du passé au pays d'Albert Dürer et de Schiller. Il a fait revivre à nos yeux l'antique et douce Germanie, celle que nos poètes ont si bien comprise et si éloquemment chantée, celle qui était « lente, joviale et rêveuse, celle qui ne savait pas faire le pas de parade. »

C'était une entreprise originale et hardie que d'évoquer à nos yeux en l'an de grâce 1906 de telles images. M. Ferdinand Bac l'a menée à bien, en véritable artiste, en philosophe, en écrivain doué des plus remarquables qualités littéraires.

PH.-EMMANUEL GLASER

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- Chez Fasquelle: *Vieille Allemagne*, par FERDINAND BAC. — *Manet*, par TH. DURET.
 Chez Ollendorff: *La Tempête*, poésies par CHARLES DERENNES. — *La bonne Étoile*, par JEAN RAMEAU.
 Chez Garnier: *Pour se marier*, par A. CLAIR.
 Chez Félix Alcan: *L'imitation de Jésus-Christ*, traduction nouvelle par JOSEPH FABRE.
 Chez Plon: *Les Roquevillard*, par HENRY BORDEAUX. — *Questions de salubrité*, par EMILE TRÉLAT.
 Chez Albin Michel: *Rina*, par PAUL BRULAT.
 Chez Stock: *Calvinopolis*, par WILLIAM VOGT. — *L'Avarice*, étude d'hygiène sociale, par le Docteur MIREUR.
 Chez Ch. Lavauzelle: *Le canon à tir rapide et l'Instruction de l'artillerie*, par le capitaine LE ROND; préface du général Langlois. — *Commentaire de la loi sur le recrutement de l'armée*, par M. J. GARREAU, sénateur.
 Chez Cornély: *D'Orléans à Romorantin*, par PAUL BESNARD.
 Chez Vuibert et Nony: *La Navigation sous-marine*, par G.-L. PESCE.
 Chez Daragon: *Le Président Loubet en Espagne et en Portugal*, par H. DARAGON et L. GRAUX. — *Sa Majesté Dom Carlos I^{er} à Paris*, par les mêmes.

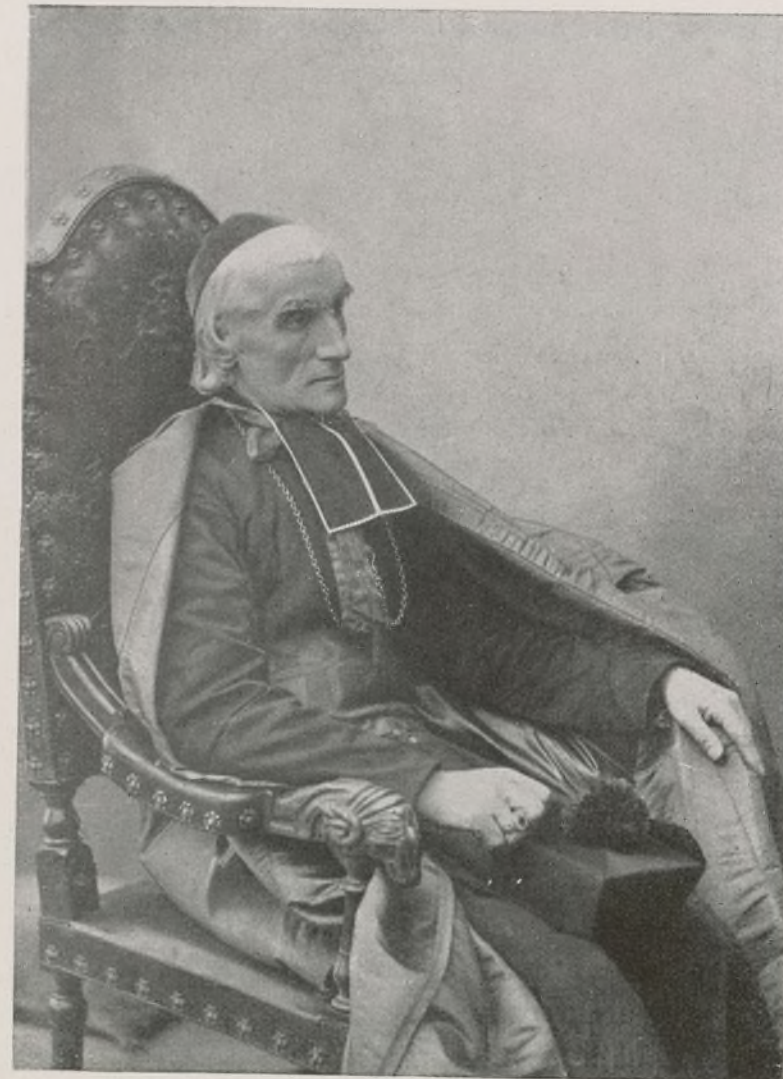
Le service de la Librairie du FIGARO se charge de fournir tous les volumes analysés dans la chronique ci-dessus.



Nécrologie

LE CARDINAL PERRAUD

Le cardinal Perraud, évêque d'Autun, mort le 10 février dernier en son palais épiscopal était né le 7 février 1828 à Lyon. Il fut élève au lycée Saint-Louis, au lycée Henti IV, entra à l'École Normale où il eut pour camarades About, Prévost-Paradol, Taine, Sarcey, Challemel-Lacour, etc., fut reçu en 1850 agrégé d'histoire, professa quelque temps à Angers, quitta l'Université pour la congrégation de l'Oratoire dont il devint dans la suite le supérieur général, et fut ordonné prêtre en 1855. Nommé professeur au



Cliché Pirou (bd St-Germain)

Le Cardinal PERRAUD

petit séminaire de Saint-Lô, il soutint à Paris, en 1865, sa thèse de doctorat en théologie enseigna l'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie et fut, pendant la guerre de 1870, aumônier des ambulances de la Société de secours aux blessés. Evêque d'Autun en 1874, chevalier de la Légion d'honneur en 1876, il fut élu membre de l'Académie française en 1882, en remplacement d'Auguste Barbier. Il reçut la pourpre cardinalice en 1894.

« Esprit d'une prodigieuse facilité, disait de lui le Père Gratry dans une lettre à Mgr Dupanloup, caractère ferme et loyal, et sous des apparences de froideur, capable des plus généreuses initiatives », le cardinal Perraud fit preuve pendant toute sa vie d'une égalité d'âme admirable. Austère et libéral, charitable et désintéressé, défenseur des grandes causes humaines, il fut une noble figure, imposante par sa dignité silencieuse, par sa grave simplicité.

On doit au cardinal Perraud de belles *Études sur l'Irlande contemporaine*, une *Étude sur Richelieu*, une *Histoire de l'Oratoire*, une *Histoire du P. Gratry*, des discours, éloges funèbres, etc.

Au lendemain de sa mort, un de ses collègues à l'Académie, M. Faguet, formulait l'opinion en ces termes: « La France vient de perdre une de ses gloires, l'Eglise une de ses lumières, l'humanité un de ses justes. »

N.



ALBERT GLATIGNY
Dessin original de MAURICE DE LAMBERT

Les Théâtres

GLATIGNY

A l'heure où paraîtront ces lignes que n'aura-t-on pas dit sur Glatigny ? Les critiques auront analysé la pièce de Catulle Mendès ; M. Tarride aura fixé dans les esprits les traits du fugitif bohème ; les polygraphes auront conté des anecdotes, retrouvé des lettres, publié des documents et tous les gens âgés de cinquante ans au moins, lesquels ont tous connu Glatigny, auront révélé tour à tour le plus caractéristique de ses gestes insoupçonnés. Personne n'ignore plus qu'il fut la plupart du temps comédien, qu'il fut, à un moment, sur le point d'entrer dans un cirque, et qu'à telle époque il demeurait ici, et qu'à telle autre il passait par là. On n'aura peut-être pas mis le nez dans ses œuvres, mais on le connaîtra parfaitement... Qu'on nous autorise cependant à parler un instant d'un fantôme que nous vîmes, dans le salon de la rue Boccador, un jour d'hiver ensoleillé, se faire et se défaire parmi la fumée bleuâtre qui montait mollement de la pipe même de Catulle Mendès...

Il était long, n'était pas beau ; il avait l'air d'un grand faucheur. En face de nous, soudain, à travers la cloison du salon, apparut une tête vaguement effarée : c'était Banville. — (Banville, par Renoir). Et bien que le maître fut sous verre et que le disciple fut un nuage, le pastel n'était pas tranquille et semblait désirer comme jadis, de la plus grosse moitié de son âme, que le maigre spectre degingandé, au gilet boutonné de travers, partit le plus tôt possible pour une nouvelle tournée en province : il faut mettre toute chose à sa place...

On entendait cliqueter dans la rue comme la cliquette d'une marchande de plaisir. A des oreilles de fantôme, cela n'arrivait-il pas en salves grêles d'applaudissements ? Le spectre devint alors tout à fait distinct. Le visage était décharné, les lèvres

seules épaisses et molles, une flamme courte, une lueur jaune passait presque sans cesse au fond de ses yeux cernés de poitrinaire qu'il levait au ciel. Il n'avait pas l'air très intelligent...

Je me répétais le mot de Baudelaire : « C'est lui pensais-je, c'est celui-là qui faisait si facilement de si beaux vers sans tête ni queue. » — J'avais envie de l'interroger, mais j'avais peur de le blesser en le priant de me confirmer le secret que j'avais cru saisir... Il répondit à mon intention par un geste si vague que je me demande encore s'il signifiait : « Je ne sais pas, moi » ou « je n'entends pas bien votre question ».

Catulle Mendès disait : « Il avait un don admirable, unique, inexplicable. Sans éducation, sans culture, incapable d'écrire quatre lignes de prose correctement, sachant de la littérature ce que l'on sait d'une langue que l'on apprend en vingt leçons, il composa du premier coup des vers, sinon des poèmes, parfaits. Il avait un tournemain prodigieux, une habileté naturelle qui égalait celle de Banville. Sa poésie était une floraison étincelante, brusque, sans racine, une mousse irisée. C'était un enfant extraordinaire — le spectre sourit — un enfant extraordinaire qu'on eut le tort parfois d'encourager à jouer les Bobèche. Il se doutait un peu qu'il vivait une légende, et Vacquerie et moi qui l'aimions tendrement, nous nous affligions de le voir se complaire ingénument à en réaliser les plus pitoyables aventures. Nous ne le lui dissimulions pas. Aussi... — Le fantôme avait disparu.

Catulle Mendès disait encore : « Qu'eût-il donné s'il se fût évadé de cette Bohème sinistre, forcenée, tourmentée, hideuse, conséquence immédiate de la Bohème insouciance de Murger ?

— Mais tel qu'il fut, Maître ?

— Il n'eut pas de génie, il n'eut que des chimères... Il allait, comédien errant. Il ne se plaignait guère de sa vie misérable. Il se fût dépouillé de tout pour un gueux plus pauvre que lui ; il ne souffrait pas que l'on risquât le moindre mot désobligeant pour ses amis. Il était doux, touchant, fidèle. Il était tout illusion et bonté.

Je songeai tout de suite à Cosette, sa petite chienne, puis à l'illustre Brizacier.



Cliché Dornac

M. CATULLE MENDES

Comme je m'en revenais par les Champs-Élysées, l'ombre de Glatigny, si peu différente de lui-même, marchait à côté de moi. Le soleil, devant nous, dardait une oblique flèche d'or. Glatigny s'élance, l'enfourche. Il était temps : une seconde plus tard, le rayon ayant frappé contre un gravier, filait avec son cavalier vers l'Empyrée natal.

J'ai rencontré depuis quelqu'un qui rappelait étrangement cette ombre. C'était l'autre soir, à l'Odéon.

CHARLES DUMAS



Cliché Ch.-A. Bertrand

STATUE D'ALFRED DE MUSSET
par ANTONIN MERCIÉ

Inaugurée le 23 février devant la façade du Théâtre-Français

Chronique Musicale

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU
CONSERVATOIRE : 7^e ET 8^e CONCERTS

Le programme du 7^e Concert, extrêmement varié, comprenait la 4^e Symphonie de Beethoven, exécutée avec une grâce charmante et une surprenante précision de détails ; le Concerto pour violoncelle, de Schumann, où triompha une fois de plus le merveilleux artiste Pablo Casals ; la Belle au Bois dormant (1^{re} audition), musique pour une féerie dramatique de M. Georges Hüe, d'une jolie teinte rêveuse et délicate. Les chœurs chantèrent à la perfection le suave et expressif Cantique de Racine (1^{re} audition), de Gabriel Fauré ; le Chant des Parques, de Brahms, et les Bobémiens, de R. Schumann, d'un si pittoresque caractère. Enfin, la prodigieuse ouverture du Vaisseau Fantôme, de Wagner, jouée avec une fougue et un éclat superbes, valut une longue ovation à M. Georges Marty et à son magnifique orchestre.

Deux premières auditions au 8^e Concert : une cantate de Balakirew, qui est loin d'être une des meilleures productions de l'école russe, et la troisième partie de Loreley, scène lyrique pour soprano et ténor, chœurs et orchestre, de MM. Paul et Lucien Hillemacher. D'une inspiration poétique et tendre, expressive d'accent et délicieusement orchestrée, cette œuvre charmante fut accueillie avec la plus vive sympathie ; l'interprétation en était remarquable, avec Mme Mellot-Joubert, à la diction vibrante et sûre, et M. Plamondon. Celui-ci dut ensuite bisser l'air de l'Enfance du Christ : on ne saurait chanter avec plus de simple grandeur et de pure émotion cette admirable page de Berlioz. La Symphonie en ut de Mozart, la Danse Macabre de Saint-Saëns, et l'ouverture d'Euryanthe, de Weber, complétaient cet intéressant programme.

CH.-L. BIZOT.

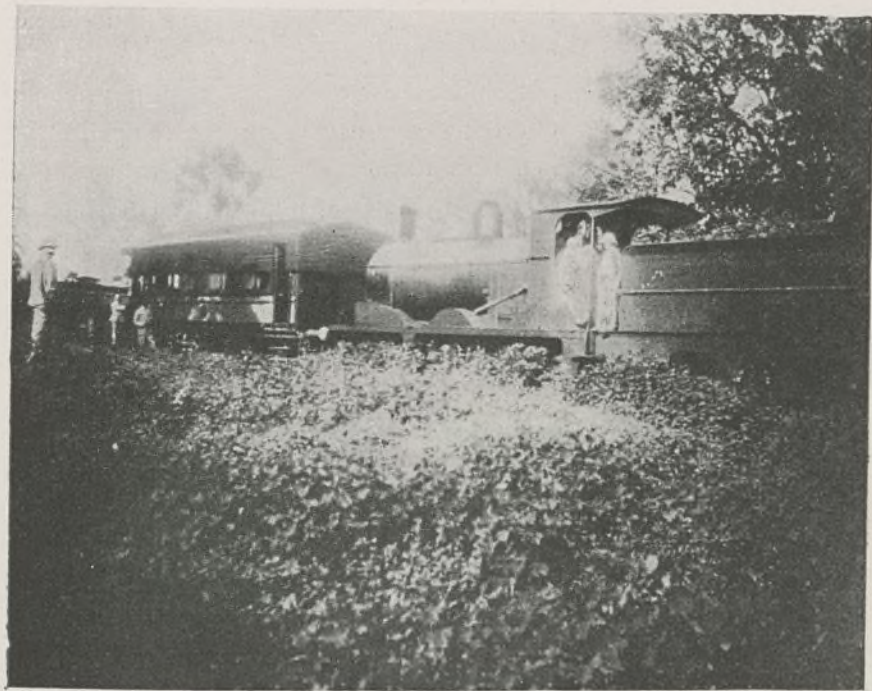
P.-S. — Signalons, à Monte-Carlo, la brillante reprise du Roi de Lahore, de M. Massenet ; la première représentation de l'Ancêtre, le beau drame lyrique de MM. Augé de Lassus et Camille Saint-Saëns ; et enfin, à l'Opéra de Nice, la première représentation de William Ratcliff, de Xavier Leroux. On rencontre dans cette œuvre vigoureuse, écrite depuis près de dix ans, les puissantes qualités dramatiques qui ont fait de l'auteur d'Astarté et de la Reine Fiammette un des maîtres de la jeune école française.

UNE NUIT

DANS LA JUNGLE

Au sortir de Calcutta nous allons par la route rouge, soulevant des tourbillons de poussière d'ocre, traversant des villages de briques démantelées, qu'habite seul, le souvenir des premiers marchands français et hollandais dont les bungalows en ruines croulantes disparaissent sous les lianes fleuries de la jungle et la vase envahissante de l'Hoogly. La rivière elle-même est une souveraine déchuë que les courtisans de la fortune ont abandonnée pour se rapprocher d'un pouvoir plus moderne : le chemin de fer.

Nous passons devant des usines de jute dont la fumée épaisse parsème l'horizon pâle de nuages noirs et charbonneux ; de misérables huttes s'allongent en enfilades interminables, constituant une rue unique dont les habitants peinent,



LE CHEMIN DE FER DANS LA JUNGLE

non plus comme leurs ancêtres, dans la lumière féconde du soleil, mais à la lueur sanglante des fournaies, parmi les engrenages impitoyables, les bras de fer, qui ont enlacé d'une étreinte irrésistible l'ouvrier indigène et l'humble métier qu'il tenait des dieux et de ses pères.

Nous nous arrêtons à un carrefour de routes pour demander la direction d'un hameau que les cartes indiquent comme possédant un dak bungalow (maison de relais). Nous nous faisons difficilement comprendre, mais un enfant (la nouveauté les séduit toujours) offre de nous conduire à une station de chemin de fer où nous pourrions nous expliquer. Le chef de gare, un digne « Babu » qui prend le frais, vêtu d'une légère mousseline blanche drapée autour des reins et de son cordon sacré, écoute à peine nos questions. Il n'a d'yeux que pour la machine, il voudrait savoir pourquoi nous levons cette manette, pourquoi nous ouvrons ce robinet, à quoi sert ce levier, il s'essaie à déchiffrer les marques des essieux, des phares, il épelle consciencieusement sur la plaque à l'avant *Dietrich* puis, avec un mépris superbe, il nous dit : oh ! French...

Néanmoins il nous renseigne. Nous sommes à Kancharapara. Un chemin raviné par les pluies de la saison dernière contourne le village ; c'est celui que nous devons prendre pour arriver à Ranaghat distant de 40 kilomètres. Il s'est levé

un vent chaud, dans lequel tourbillonnent des essaims de moustiques qui nous emplissent la bouche et les oreilles ; la campagne se fait déserte, uniformément ensemencée de riz, de patates douces dont les feuilles luisantes donnent par endroit à la plaine grise et sèche un aspect de parc.

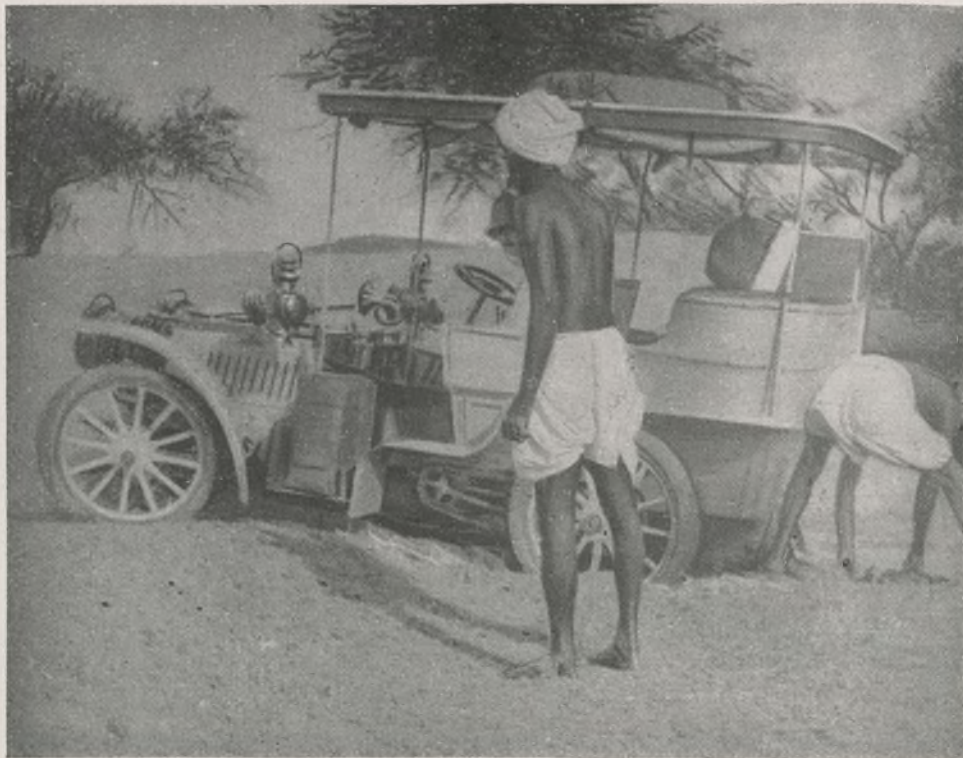
Avant de pénétrer dans les fourrés voisins qui se profilent encore nettement dans la clarté mourante du jour, le chauffeur allume les phares.

Il devient impossible d'avancer autrement qu'à une vitesse très ralentie, la route n'étant qu'un chemin gazonné, emprisonné entre

deux murailles de jungle épaisse, infranchissable, derrière lesquelles s'agit la vie animale avec une expansion brutale que n'entrave point la présence de l'homme.

Des ornières se creusent d'avantage, sillonnant de rides profondes le sol, envahi par une végétation folle de palmiers nains, de sagoutiers, de dattiers dont les feuilles pointues et blessantes comme des lancettes nous frappent au visage.

Des vautours repus du cadavre en décomposition d'un bœuf, tombé là piqué par un serpent, montent une garde hideuse autour de la carcasse rongée, tandis qu'un chacal éperdu s'enfuit à travers les buissons, se heurtant à une idole informe, placée par la piété publique au pied d'un arbre, pour éloigner « budg » ce hideux démon qui égare les femmes dans les sentiers inconnus et dévore les jeunes filles attardées au retour des champs. La nuit est venue complètement ; la lune monte lentement dans le ciel assombri, ses rayons traînent entre les cocotiers géants, enveloppant d'une buée bleuâtre leurs stipules lisses et uniformes... Dans l'apaisement de la vie du jour, le mystère hostile de cette nature sauvage nous envahit d'une crainte vague, d'une terreur sans nom. Chaque bruissement de



Embrouvés

feuille est une appréhension, chaque frôlement d'aile une angoisse, chaque susurrement d'insecte un ennemi.

La peur rampe d'abord comme un adversaire bas, indéfinissable, impalpable, puis elle s'accroît, se précise, se rue sur nous de toute la rapidité de deux yeux flamboyants qui bondissent sur le chemin jonché de bois mort.

Un tigre ! L'angoisse torturante serre la gorge, ralentit le cœur, dessèche la bouche ; l'inutilité de la résistance affole l'initiative. Tout se confond, s'efface, dans un rougeoiment de sang, un heurt violent, puis rien... rien que le silence de la nuit traversé de cris d'oiseaux. Des rayons de roues primitives gisent par terre à côté d'une



LES HABITANTS DE LA JUNGLE



UNE CHAISE A PORTEUR RUDIMENTAIRE
Mademoiselle de Tersac traversant un ruisseau portée par ses coolies.

paire de petites vaches zébrées apeurées, pantelantes; un sac de maïs éventré ruisselle sur le capot de la machine, embourbée jusqu'aux essieux dans un terrain mou où le choc nous a chassés. Pour sortir de là, il faudrait l'effort de vingt hommes robustes et, malgré les coups d'épaule désespérés du chauffeur, les roues n'avancent pas d'une ligne. Tandis qu'aide de mon frère, il cherche parmi les débris de bambous de la charrette une pioche, un instrument quelconque pour défoncer le terrain autour des roues, guidé par la clarté mourante des phares qui s'éteignent faute d'eau j'atteins une butte de terre d'où on découvre une partie de jungle éclairée par un récent incendie. Les rameaux sans sève des arbustes roussis par les flammes pendent comme des oripeaux défraîchis, parés des fleurs écarlates d'une liane souple qui s'enroule autour des troncs consumés. Des myriades de mouches lumineuses tourbillonnent dans la verdure sombre et déchiquetée des raiforts gigantesques, striant de bandes éblouissantes l'atmosphère parfumée; rien ne bruit, pas une cabane ne se devine dans le fouillis des plantes mêlées, tout semble nous condamner à rester là jusqu'au matin. Tout à coup, ma main heurte une chose visqueuse dont le contact glacé me fait sursauter. Je trébuche, je tombe entrevoyant comme en un cauchemar affreux des visages noirs, des formes émaciées qui ont surgi semblables à des ombres évoquées par un esprit Sylvain. Ce sont des hommes de la jungle. Ils appartiennent aux tribus presque disparues des castes criminelles du Bengale dont les « decoities » (raids) jettent encore l'horreur et la dévastation parmi les villageois qu'ils font rôti à petit feu afin de leur arracher le secret de leurs maigres économies. Parfois dans leur ivresse sanguinaire ils coupent les pieds aux femmes pour leur enlever plus facilement les anneaux d'argent ou de nickel qu'elles portent aux chevilles. Aussi lorsque retentit dans la solitude calme de la nuit, leur farouche cri d'assaut, *Kali, Ma-Kali*, les bergers se blotissent dans leurs huttes de feuilles sèches en invoquant Viclnou, le bon Dieu, celui qui traverse les espaces infinis, chevauchant sur Garuda, l'incomparable oiseau bleu.

Mais nous n'avons rien à craindre d'eux, le prestige du blanc étant tel qu'un européen peut faire le tour de l'Inde portant une simple canne comme arme défensive.

Ils baissent la terre prosternés, tremblants devant la lumière des phares, murmurant des supplications inintelligibles à ce dieu nouveau, blanc comme l'âme de Shetala; attelé de coursiers invisibles qui avancent, comme Puspacha le véhicule magique, au gré du dieu de la fortune. A l'aide de quelque menue monnaie de cuivre nous arrivons à les rassurer un peu, à les faire s'approcher de la machine, à les persuader de pousser aux roues, à la carrosserie, partout où le chauffeur les place en répétant d'une voix engageante « shollo » (pousse). Après quelques tentatives inutiles l'on arrache l'auto de son

lit de boue et nous reparons. Nous n'avons pas fait deux milles que nos phares s'éteignent et à cette époque de l'année il ne faut pas espérer rencontrer le moindre creux d'eau; les troupeaux altérés ont achevé de mettre à sec les petites mares épargnées par un soleil de 50°.

La monotonie d'une plaine poussiéreuse, que relèvent seuls quelques faisceaux de bambous énormes, succède à la jungle étouffante.

Nous nous égarons plusieurs fois dans les terres labourées, trompés par la blancheur uniforme de la route et des champs. Les bornes kilométriques ont disparu; parfois un tronc d'arbre, une plante grasse se tordent dans la clarté lunaire en des formes

fantastiques d'animaux inconnus; des oiseaux de nuit planent au-dessus de nous avec des cris perçants, un hibou m'effleure les yeux du bout de l'aile.

La fatigue et la faim commencent à nous peser lourdement; nous avançons péniblement: le chauffeur est inquiet de l'essence qui va nous



CLEANING BRASS VESSELS.

SOUS LA HUTTE

faire défaut croit-il; nous sommes si las que lorsque la machine tombe dans un fossé pierreux qui coupe la route, nous décidons d'attendre le jour et de coucher sur place.

Que faire? où aller? Depuis Kancharapara nous n'avons pas rencontré le plus modeste gîte, et si quelque habitation se cache là-bas à la lisière d'un bois de manguiers, aucune lumière ne peut nous l'indiquer, les villageois étant trop pauvres ou trop économes pour allumer leurs torches d'étoiles, lorsqu'ils peuvent, dans le sourire de « ma » (la lune), compter les grains d'un épi d'avoine.

Nous essayons d'écouter, de surprendre un bruit, une manifestation d'humanité; enfin, il nous semble distinguer, parmi le glapisement des chacals et l'assourdissante crécelle des crieris, un aboiement de chien, très éloigné, très affaibli par la distance. Une fois, deux fois; il n'y pas de doute; quelque part, derrière ces rizières vertes, une hutte est endormie sous la garde d'un « chien paria », ces animaux efflanqués, amis et compagnons constants des basses castes.

Abandonnant l'auto sur la route, nous nous en allons à la file indienne, à travers les carrés bourbeux de riz, dans la direction de l'aboiement qui s'est tu. Brusquement, l'étroit sentier battu par les pieds nus comme une aire à blé tombe dans un chemin plus large, encaissé entre deux talus hérissés de cactus et d'aloës. Une haie de henné court sur la crête, protégeant une clôture très propre et serrée, en feuilles de cocotiers tressées et de roseaux.

Nous escaladons le talus, non sans nous meurtrir aux piquants des plantes grasses et, après un

long détour, suivant toujours la haie, nous forçons, en enlevant un bambou posé sur deux fourches, l'entrée d'une cour en terre glaise où de grandes meules de paille de riz s'élèvent à côté de huttes chétives comme des montagnes de safran pâle.

D'une cabane sort un léger vagissement d'enfant qu'une femme cherche en vain à endormir; le bruit de ses bracelets remués, les mots tendres qu'elle lui dit nous parviennent distinctement à travers la mince cloison de chaume. Nous frappons doucement à un des piliers de boue durcie qui soutient le toit en palmes sèches, très doucement, pour ne pas effrayer les paisibles habitants qui n'ont sans doute vu que peu de blancs et dont nous ignorons la langue.

Une forme roulée dans une mousseline blanche s'étire, soupire, se lève et vient à nous. C'est un homme qui se touche le front des deux mains dans un respectueux « Salaam ». Nous tentons d'associer quelques mots pour en faire une phrase intelligible.

En vain — nous ne savons plus que « Katcha », ce mot vague qui s'emploie pour désigner d'une façon générale tous les manques, toutes les insuffisances, tous les vices, toutes les tristesses.

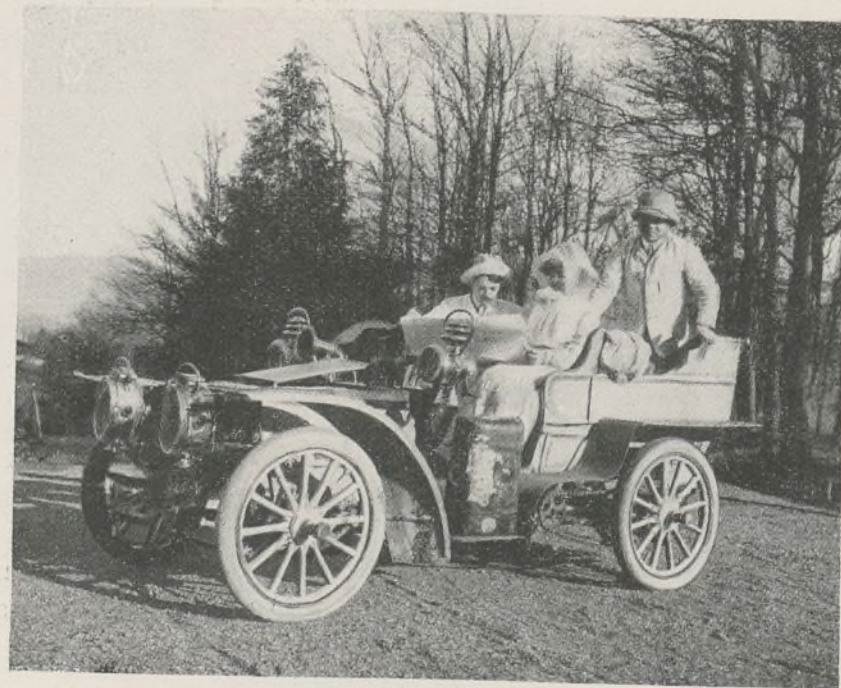
« Katcha », « Katcha », l'un de nous flagellant sa mémoire retrouve « Gharri » (voiture) « Gharri Katcha ».

Le pauvre homme très effaré ne comprend pas grand chose, mais aussitôt avec l'extrême courtoisie que l'on rencontre aux Indes dans toutes castes, il nous invite d'un geste timide à user de tous ses biens. De la paille fraîche, craquante, et deux petites charrettes fait de cinq à six cannes de bambous non décortiquées, posées en longueur sur deux roues de bois plein.

En furetant entre les paliers, nous découvrons aussi un « machan », quatre pieds de bois entre lesquels s'entrecroisent des cordes en fibres de cocotiers qui font tout à la fois lit, sommier et matelas.

Notre mécanicien Siadoux, aidé de notre hôte, va chercher nos literies dans la machine et grâce à la bonne volonté de l'indigène nous avons bientôt chacun une couchette aussi confortable que le permettent les ressources et les circonstances. Mon frère et notre chauffeur se perchent sur les charrettes à l'abri des serpents, des insectes innombrables, des rats. Le choix que j'ai fait du machan ne paraît pas aussi heureux. Un grand chien fauve, inquiet, rode autour de mon lit de corde, me reniflant les cheveux, tandis que les voisins attirés par le bruit inusité s'accroupissent autour du « hooka » de notre secourable ami, accompagnant le glouglou de la pipe dont ils tirent d'âpres bouffées de chillum d'un murmure de voix chantantes et monotones.

Ils demeurent longtemps assis au milieu de la cour, fluets et noirs dans la clarté pâle du ciel



MADemoiselle ET LE VICOMTE DE TERSAC
sur « Philippe », leur automobile « Lorraine-Dietrich ».

sur lequel se découpe les palmes vernies d'un cocotier qui s'entrechoquent avec un balancement rythmé au-dessus de ma tête, tandis que je suis, des yeux, sur le tronc fuselé, un lézard énorme qui happe des moucheron imprudents.

URBAINE DE TERSAC

(Extrait des intéressantes notes de voyage recueillies par le Vicomte et Mademoiselle de Tersac lors de leur récente traversée des Indes anglaises sur « Philippe », leur 12 chevaux Lorraine-Dietrich).

ÉLÉGANCE FÉMININE

Il n'est pas rare de voir une femme élégante, distinguée, laissant un sillage de délicat parfum, filer au long des rues, avec cette démarche hâtée, un peu furtive, qui dénote l'intention d'éviter curieux et flâneurs, maudits fâcheux pour qui toute rencontre est un moyen de tuer le temps. Est-elle jolie ? On ne sait, car en plus du manchon appuyé sur sa bouche ou de l'ombrelle abaissée comme un store, une voilette épaisse, à pois serrés ou à grands rinceaux, embrume ses traits, ne laisse deviner que l'éclat fiévreux de ses yeux.

Alors, tout de suite, les bonnes âmes font des suppositions malveillantes sur son compte. Où va-t-elle ?... Pourquoi se cache-t-elle ? En voilà du mystère ?... Si on la suivait, pour savoir et surtout pour l'ennuyer, pour l'apprendre à avoir des secrets sans en faire part à son prochain.

Bien humains, ces jugements téméraires qui ont si vite fait d'installer une accusée sur la sellette et de la déclarer coupable sans autre forme de procès, mais souvent combien faux et injustes, car la femme si pressée, qui fuit les passants et dissimule ses traits, a tout bonnement mal aux dents et se rend à pied chez le dentiste dans l'espoir que le grand air calmera ses souffrances.

Visite pénible à tous égards, qu'elle aurait pu éviter en soignant quotidiennement ses quenottes avec les produits dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella, incomparables pour blanchir les dents, les fortifier ainsi que les gencives et donner à l'haleine cette pureté délicate dont les Orientaux disent, à juste titre, qu'elle attire et retient l'amour. Pour cela l'Elixir est indispensable, mais on peut user à son gré de la Pâte ou de la Poudre. L'Elixir vaut 3 fr. ; la Pâte 2 fr. ; la Poudre 1 fr. 75 — 0 fr. 50 en sus par poste — chez : Senet, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre à Paris.

*

*

J'admire beaucoup les blondes, ces vraies filles d'Eve, toujours proclamées les plus séduisantes de toutes les femmes, et je comprends que l'on cède au désir de se procurer cette toison d'or dont la conquête n'offre plus aucun danger depuis les savantes découvertes de H. Chabrier, l'éminent chimiste. Par lui, avec le concours de ses merveilleuses teintures à base de Henné qui donnent toute la gamme des blonds les plus exquis, on peut soi-même, vite et bien, changer une nuance vulgaire en un ton ravissant, cendré, doré ou ayant les chauds reflets de l'école vénitienne. Avec la plus parfaite bonne grâce, M. Chabrier, 48, Passage Jouffroy, se met à la disposition de nos lectrices pour tous renseignements touchant l'application très facile de ses teintures et aussi pour les guider dans le choix des tons plus ou moins foncés suivant la coloration du teint et la couleur des yeux.

*

*

Avec les cheveux blonds rien de plus adorable que des yeux noirs pleins de flamme sous la caresse de cils soyeux et sous le royal couronnement de sourcils bien arqués, épais et brillants. C'est une double beauté assez rare, car hélas ! on ne modifie pas la nuance des prunelles comme celle d'une boucle de cheveux, mais, à tout le moins, on peut obtenir le cadre rêvé, si doux, si velouté et si fier à la fois, puisque la sève sourcilière donne cette idéale séduction en faisant brunir, allonger et épaissir les cils et sourcils les plus pauvres. Cette spécialité appartient à la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Elle vaut 5 fr. et 5 fr. 50 franco. Il est bon de se méfier des contrefaçons.

CHRYSTHÈME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téléphone 234-24
G^{de} Spécialité pour **DEUIL**

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
Après les repas, 2 ou 3
PASTILLES VICHY-ÉTAT
facilitent la Digestion
Se vendent en boîtes métalliques scellées
1 fr., 2 fr. et 5 fr., portant la MARQUE DE GARANTIE **VICHY-ÉTAT**

CHEMIN de FER d'ORLÉANS

Excursions aux Stations thermales et hivernales
DES PYRÉNÉES & du GOLFE de GASCogne
Arcachon, Biarritz, Dax,
Pau, Salies-de-Béarn, etc...

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des Billets d'aller et retour individuels, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e et 3^e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du réseau du Midi, et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

DURÉE DE VALIDITÉ : 33 JOURS
non compris les jours de départ et d'arrivée

L'HIVER A
ARCACHON, BIARRITZ,
DAX, PAU, etc.

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes

Il est délivré toute l'année par les gares et stations du réseau d'Orléans pour Arcachon, Biarritz, Dax, Pau et les autres stations hivernales du Midi de la France :

1^{re} Des billets d'aller et retour individuels de toutes classes avec une réduction de 25 0/0 en 1^{re} classe et 20 0/0 en 2^e et 3^e classes ;

2^e Des billets d'aller et retour de famille de toutes classes comportant des réductions variant de 20 0/0 pour une famille de 2 personnes à 40 0/0 pour une famille de 6 personnes ou plus ; ces réductions sont calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue avec minimum de 300 kilomètres, aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand-mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix primitif du billet pour chaque prolongation.

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S.G.D.G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées ou FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions (Lille, 1902; Reims, 1903; St-Louis (Etats-Unis), 1904) Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PR: X, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 848-67

SERVICE "TOURNON" Cristal gravé Cotes Vénitienes

Table 12 couverts, 52 pièces..... 35 Fr.



Adresser les Commandes
AU GRAND DÉPOT.
21, Rue Drouot, PARIS.
ou demander le Catalogue spécial des Services de Table, ainsi que les Nouvelles feuilles d'Albums coloriées envoyées franco, contenant les dernières nouveautés pour 1906.

Le Roman

à la Mode

c'est

Une Plage

d'Amour

par

WILLY

CONTRE L'OBÉSITÉ

Pilules Fondantes de **Marienbad**
Nos 1-2-3-5
& SAVON BI-ODÉ COURTOIS

PHARMACIE NORMALE
15-17 Rue de Provence-PARIS - 17-19 Rue Drouot

ENVOI FRANCO de la NOTICE

Fac-Simile de la Boîte en réduction

Comme garantie d'authenticité et pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte, le timbre de l'Union des Fabricants.

CRÈME EXPRESS JUX

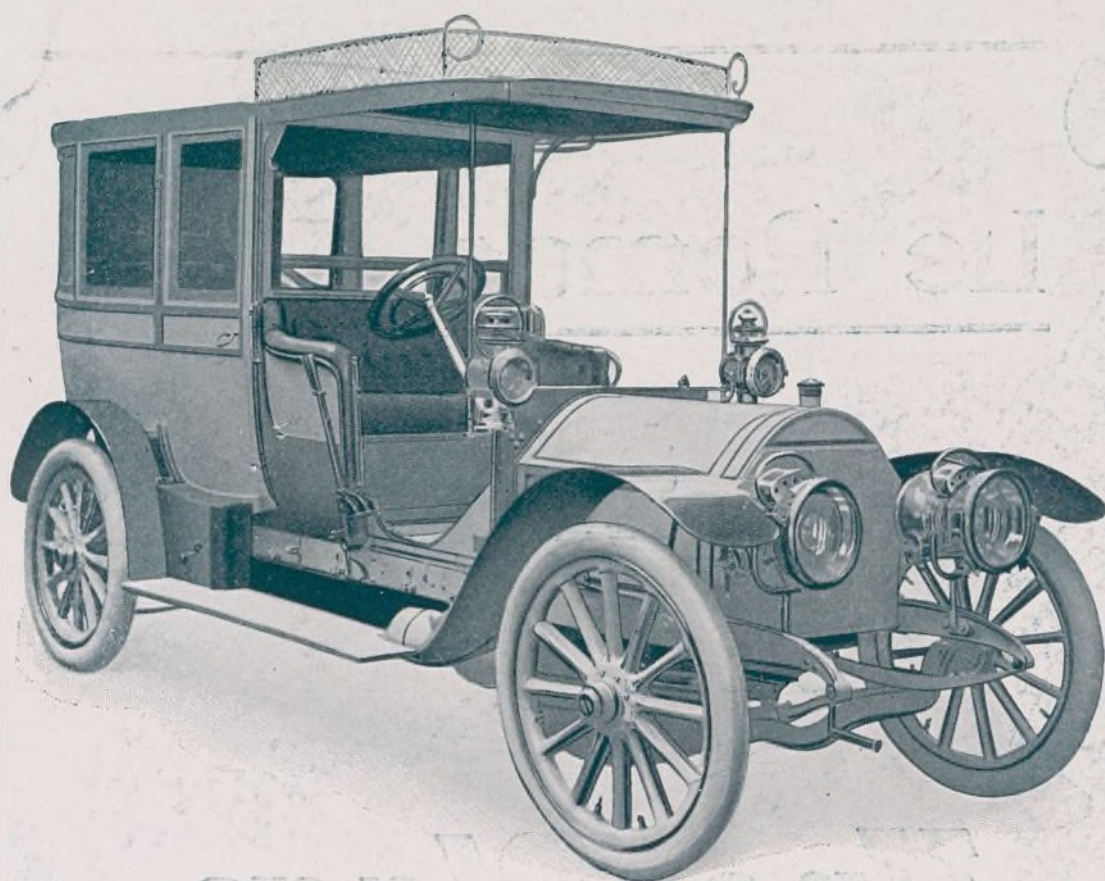
Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerie.

MERCEDES-PALACE

C.-L. CHARLEY

Fournisseur des Souverains

70, Avenue des Champs-Élysées, 70 — PARIS



Limousine de grand tourisme « MERCEDES »

Adresse Télégraphique

AMCHARLEY PARIS

Téléphone

509.36 549.70

PNEUMATIQUES CUIR SAMSON

Breveté S. G. D. G.

Imperforables — Antidérapants

Maisons à

BERLIN
BRUXELLES
LONDRES
MILAN

Maisons à

BOSTON
CHICAGO
NEW-YORK
GENÈVE



CONCOURS DES VOITURES DE VILLE

PENDANT LE SALON

La 1^{re} de la Catégorie des Voitures à essence
et la 1^{re} des Voitures électriques étaient munies
de PNEUS CUIR SAMSON

ITALA

Les

plus parfaites Automobiles

Seule Concessionnaire pour la France :

S^{TE} PARIS-AUTOMOBILE

48 & 50, Rue d'Anjou, 48 & 50

PARIS

Automobiles

LÉON BOLLÉE

E. STERN

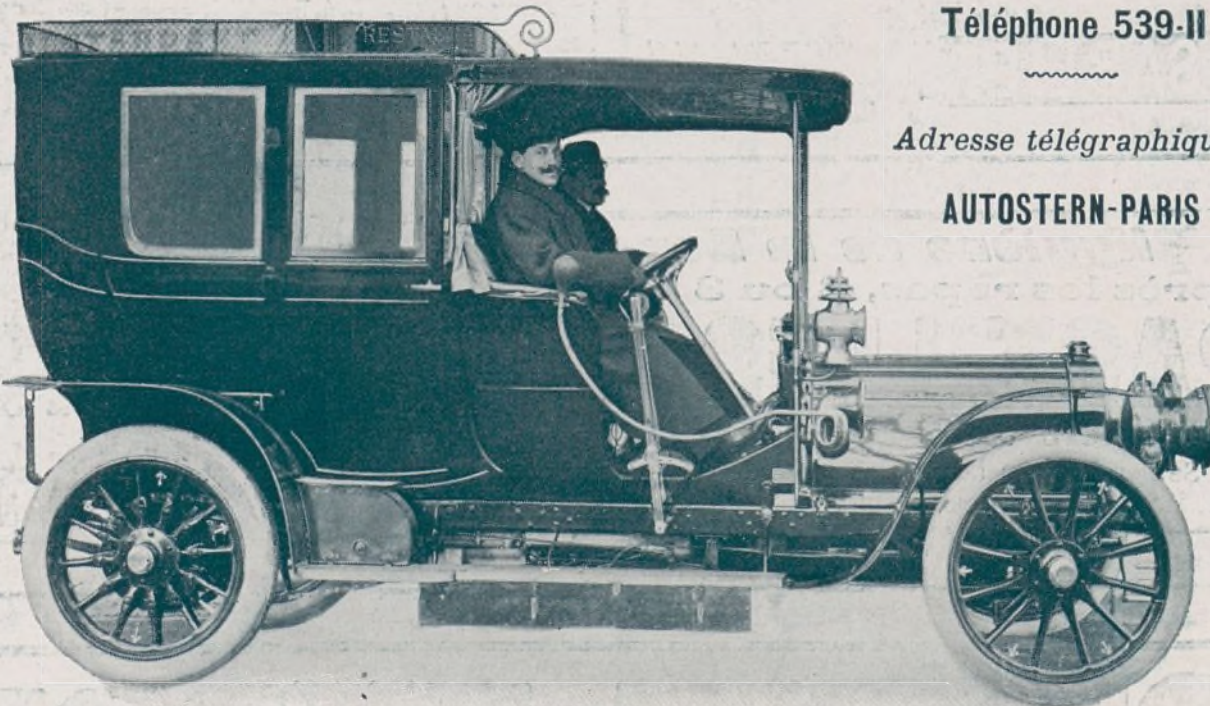
Agent général

17, Rue Montaigne (Champs-Élysées) **PARIS**

Téléphone 539-11

Adresse télégraphique :

AUTOSTERN-PARIS



La limousine Léon Bollée de S. A. I. la grande duchesse Vladimir